

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

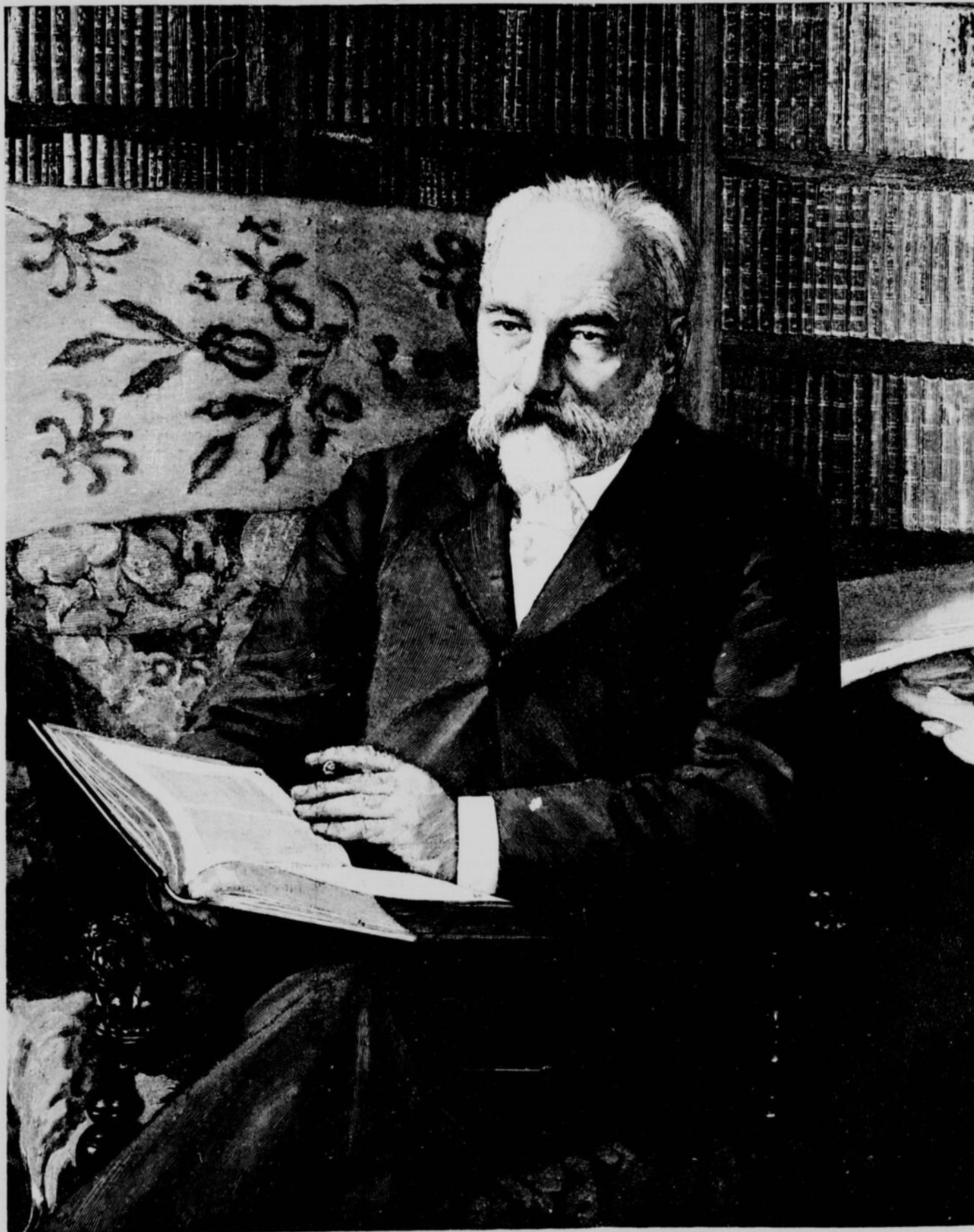
Un an, \$3.00 Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 716.—SAMEDI, 22 JANVIER 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



ANDRÉ THEURIET, de l'Académie française

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 JANVIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par Rodolphe LeFort.—Poésie : Cloche nocturne, par A. Segard.—La plus belle fleur d'une tombe, par Aimée Patrie.—M. André Theuriet.—Poésie : Voix de l'exil, par A. Trudeau.—Conte acadien : La cloche qui pleure, par F. Picard.—Nos gravures.—Des cadeaux.—Hommage à l'Infini, par S. Beaudet.—Théodule et son renard noir, par H. de Puyjalon.—Monsieur Jules, par Hermance.—Petite poste en famille.—Ecole littéraire de Montréal.—Feu M. Pierre Poulin (avec portrait).—Mondanité.—La première femme au Klondyke.—A la mémoire d'Elzéar Dufort, par A. Hurteau.—Faits scientifiques.—Bibliographie.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES.—Portrait de M. André Theuriet.—La première femme en route pour le Klondyke.—Le commerce des serpents aux Indes : Captures aux bords du Gange.—Portrait de M. Alphonse Daudet.—Le bonhomme de neige : Le tir à la cible.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Enfin, Rome a parlé !

Nous vous avions dit que, quoi que nous dise le Saint-Père, rien ne nous étonnerait, rien ne nous surprendrait, rien ne nous rebuterait.

Habitué, dès avant que de parler, à regarder le Pape comme Docteur suprême de l'Eglise, Pontife et Roi ; habitué à ne pas discuter les ordres ou les avis de notre père qui nous enseigne le respect absolu envers le Père commun des fidèles, nous acceptons avec soumission et avec joie tout ce que nous ordonne le Pape, regardant le moindre de ses désirs comme un ordre auquel nous ne voudrions, pour rien au monde, désobéir volontairement.

Que l'on ne croie pas notre soumission aveugle : nous mettons sciemment notre raison au service de notre Foi ; à la lumière de celle-ci, nous élargissons jusqu'aux plus vastes horizons celle-là, et nous arrivons ainsi à obéir au Pape avec l'immense amour avec lequel nous obéissions au meilleur des pères.

Aujourd'hui, nous ne dirons rien du document ma-

gistré traçant la voie à tous ceux qui veulent être de bonne volonté.

Nous nous contenterons de dire que nous connaissons assez nos gouvernants pour affirmer leur dévouement à la cause sacrée de la religion, au respect des droits imprescriptibles du père de famille sur ses enfants. Nulle loi n'est juste, devant Dieu et les hommes, qui porte atteinte aux droits des parents sur l'instruction religieuse qu'ils veulent donner à leurs enfants.

Voilà pourquoi, cette idée qui fait doucement son chemin doit être développée et mise en pratique : d'une section, dans nos Parlements, de catholiques tout court sans attache à aucun parti politique. Les catholiques, en Prusse, transportent la majorité où bon leur semble, au mieux des intérêts du peuple. C'est à quoi l'on devra venir en notre pays.

Et ce sera l'ère de bonheur qui commencera pour le peuple : parce qu'il aura des hommes à principes fermes, décidés à ne chercher que le juste avant tout, et à ne vouloir que les mesures capables de contribuer au développement de l'agriculture, du commerce loyal, capables aussi de protéger le pauvre, l'ouvrier, les petits. Il est souverainement inique d'entendre dire—et d'en avoir les preuves malheureusement—que les lois ne sont faites que pour protéger le riche, le fort, le puissant ! C'est le contraire qui doit exister : c'est la base de la Religion, c'est l'objet de l'éternelle revendication de Papes ! l'encyclique aux Canadiens nous le prouve surabondamment.

La pauvre Espagne, ruinée par la guerre qu'elle a cru devoir soutenir contre les Cubains demandant, en somme, l'exercice de leurs droits, l'épanouissement de leurs libertés, se voit menacée du fléau épouvantable de la guerre civile.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la vilaine tragédie jouée par Don Carlos en 1870 : sur les champs de bataille de cette lutte fratricide, notre cher compatriote, Hughes Murray, lieutenant aux Zouaves Pontificaux, trouva une mort glorieuse.

Autant le frère du prétendant, Mgr don Alphonse, aussi lieutenant aux Zouaves Pontificaux, a droit aux égards que l'on porte à la vraie noblesse ; autant les mérites peu le jouisseur qui a nom Don Carlos. Dur envers les siens, têtue comme une mule des Pyrénées, de religion et de conscience d'une étrange élasticité, le prétendant joint à cela la cruauté froide : car il doit être cruel, pour ne point reculer devant les larmes et le sang qui inondent toujours un pays livré à la guerre civile.

Nous croyons, en notre âme et conscience, fort juste une insurrection d'un peuple opprimé dans sa liberté religieuse et dans ses libertés civiles : nous savons que, pour être justifiée aux yeux des gouvernements étrangers, cette insurrection doit être victorieuse à tout prix, sinon, les meilleures intentions sont traitées de rebelles, de perverses. Mais nous croyons aussi, en notre âme et conscience, que celui qui fomenté une guerre entre frères, fût-il don Carlos, Napoléon III ou autre Sarde, n'est qu'un vulgaire malfaiteur.

Un grand journal, portant la date du 30 décembre dernier, parlant des domaines que se taillent en Chine les grandes puissances d'Europe, disait avec mélancolie : "Etrange concert, que ce concert européen ! Les grandes puissances de l'Europe ne s'entendent que pour piller les faibles. Ce sont les Chinois aujourd'hui qui paient la musique."

Piller les faibles !... Il faudrait pourtant s'entendre, que diable ! La langue française finirait-elle, décidément, par ne vouloir que dire le contraire de ce qu'elle dit ?—Les Chinois, faibles ?...

Quatre cent millions d'habitants, contre l'Europe réunie ne comptant, elle, que trois cent quarante millions d'habitants, en chiffres ronds !

Ce n'est ni notre faute, ni celle de l'Europe, si les Chinois sont des... Chinois, ce qui signifie des barbares, des pleutres, des imbéciles, tout ce que vous voudrez. Et l'Europe a fait une grosse bêtise, le jour où elle a arrêté le Japon opprimant aussi, lui avec ses

quarante millions d'habitants, les faibles Chinois quatre cent millions !

Les Anglais oppriment les Asiatiques, les Africains, apitoyez-vous sur le sort des esclaves changeant simplement de maîtres—et laissez l'Europe diminuer le danger imminent de l'invasion chinoise, c'est-à-dire, une réédition des grandes migrations des Goths et des Visigoths aux IIIe et IVe siècles avec des Alaric pour chefs, ou des Huns au Ve siècle avec des Attila !

Dieu préserve la civilisation—dans l'ancien ou dans le nouveau monde—de ces monstres de l'humanité !

Un grand banquet donné au Maire de la ville de Montréal, S. H. M. Wilson-Smith, réunissait le 12 de ce mois l'élite de la population et nos plus grands hommes d'Etat autour du héros de la fête.

On remarquait, parmi les convives, S. G. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal ; Son Excellence lord Aberdeen, gouverneur du Canada ; l'hon. sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada ; l'hon. M. J. L. Tarte, ministre des Travaux Publics du gouvernement fédéral ; l'hon. sir Ad. Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec ; les plus hauts dignitaires des différentes sectes protestantes et quantité de personnages illustres.

Nous avons vu les premiers numéros d'un journal édité, rédigé, composé, imprimé par des femmes, rien que des femmes. Le titre de ce journal ?—*La Femme !*

Avouez que c'est gros de menaces !

Nous nous empressons de rappeler notre profond respect pour le sexe faible. On nous taxera, à notre tour, de pleutre, de trembleur, puisque le dit sexe est appelé *faible* uniquement par euphémisme, attendu qu'il est, en réalité, le sexe fort.

Tant pis pour nous ! Nous reprotostons, avec véhémence, de notre profond respect, et passons à l'examen de... conscience de ces dames... de leur journal, voulons-nous dire.

Nous avons vu des articles signés *masculinement* ; pourquoi cela ? Ces dames ont dit que leur journal est entièrement fait par elles : à quoi bon vouloir prouver que ce n'est pas exact ? Ont-elles besoin des hommes pour faire leur journal ?

Elles donnent, dans leurs colonnes, à boire et à manger. Quand je dis à manger, c'est par... euphémie ; à boire suffit amplement. Elles nous abreuvent de choses qu'on pardonne aux hommes, parmi lesquels il y a tant de détraqués !

Je connaissais bien Louise Michel ; je me rappelle la Théroigne et ses sublimes surlégitimes disant : "C'est nous qui sont les princesses !" Mais, entre nous, hommes, mes frères, je vous avouerai que j'avais regardé ces... créatures comme des détraquées aussi.

La femme est un être pétri de bonté, de noblesse, de sentiments, de grandeur d'âme. Elle est, par sa nature même, mieux disposée que nous à connaître, aimer et servir Dieu : elle se rapproche plus de la divinité que l'homme—et c'est une femme qui, seule, fut choisie pour être Mère, restant Vierge, de la Divinité même.

Tout ce qui, chez les femmes, n'est pas cet être idéal que nous côtoyons sans cesse, qui nous console dans nos malheurs, nous soutient dans nos luttes, nous rend forts par ce seul mot murmuré en un soupir d'harmonie céleste : "Je t'aime !..." ; tout ce qui n'est pas cet être idéal, disons-nous, est une sorte de superfétation sur le globe, presque une monstruosité.

Un brave campagnard à qui je parlais de ce journal et des articles un peu... libres qu'on y trouve, m'a donné le vrai mot la-dessus, et je le rapporte tel qu'il l'a dit :

—Vous dites, monsieur, que c'est *La Femme !* le journal de ces dames ?—Soyez tranquille, ça n'est pas ben dangereux : vous savez ben qu'elles ne *garrochent* jamais drette !

Rodolphe Le Fort

CLOCHE NOCTURNE

*Cloche, qui donc l'a faite ainsi sonore, ô cloche,
Qui multiplie ainsi les ondes de ta voix
Et les propage au loin comme un long cri d'effroi
Que les monts réveillés portent de proche en proche ?*

*Dans ce bloc de métal qui semble aveugle et sourd,
Qui donc a mis une âme aux humains fraternelle
Et qui fait retentir cette plainte éternelle
Dont le battant de fer frappe le rythme lourd ?*

*O cloche, cette nuit j'ai vu ta gueule sombre
A l'heure fatidique où s'égrène minuit
Tour à tour apparaître et entrer dans la nuit,
Formidable et faisant d'immenses trous dans l'ombre.*

*Toute la tour craquait sous ton puissant effort
Et, seule, l'étant mise en branle de toi-même,
Tragique, tu hurlais dans un appel suprême
Une menace occulte et comme un chant de mort.*

*Clamentation funèbre et souveraine !
Glas ténébreux qui me pénètre jusqu'au cœur,
Et qui semble porter dans sa lourde rumeur
Le double écho des trahisons prochaines !*

ACHILLE SEGARD.

LA PLUS BELLE FLEUR D'UNE TOMBE

Dans un ciel boudeur de novembre, la lune à son déclin, clignait son grand œil curieux comme pour regarder sans en avoir l'air, l'indiscrète, ce que pouvaient bien faire par cette température maussade, les pauvres mortels sur la terre et peut-être, surtout, un couple qui cheminait lentement par l'une des étroites rues de M...

Ceux-là semblaient peu pressés d'arriver, en effet, et sans souci de la neige qui commençait à éparpiller dans l'air ses tampons de ouate humide que le vent faisait jouer un instant, avant de les laisser retomber en d'imperceptibles gouttelettes et qui, miroitant sous les feux de la lumière électrique, semblaient les pétales détachés des dernières fleurs de l'automne, dansant avant de s'évanouir en touchant le sol, une ronde échevelée.

La jeune personne pendue au bras de son cavalier était de taille moyenne, mince et souple comme une liane, vêtue d'un costume sombre attestant un goût sobre et sans coquetterie.

C'était tout ce que l'on devinait d'elle dans l'ombre du soir, mais ma douce Léonie, alors âgée de dix-huit ans, avait une figure très brune, aux traits énergiques et sans autre beauté que deux grands yeux noirs, pétillants d'intelligence, où se reflétait son âme ardente et tendre à la fois. D'une gaieté facile et communicative, sa levre rouge et rebondie s'arçait, à chaque instant, sur une double rangée de dents blanches et la grâce de sourire était telle que, après l'avoir quittée, l'on se demandait si, réellement, elle n'était pas belle.

Son compagnon était grand et bien fait, blond et beau à faire rêver tout un pensionnat de fillettes. L'expression calme et reposée de son regard bleu, très doux, disait que c'était un penseur, et l'éclair qui s'en détachait, parfois, dénotait aussi une énergie qui devait, à l'occasion, se traduire par cette fermeté sans brusquerie, le propre des tempéraments bien doués.

C'était un étudiant en médecine, Albert G... Vingt-trois printemps avaient secoué sur son front leurs illusions parfumées.

Il y avait quelques mois, déjà, que les deux jeunes gens s'étaient rencontrés, dans une petite fête intime chez Mme F..., amie de leurs familles.

En voyant pour la première fois auprès d'elle ce grand garçon, il avait semblé à l'écolière nouvellement échappée du couvent qu'elle rencontrait quelqu'un que son cœur attendait : c'était le prince charmant, l'idéal réalisé du rêve poétique flottant dans son imagination. Et s'asseyant à ses côtés, le bachelier avait cru retrouver une amie pour qui sa tendresse était dans son plein épanouissement.

Depuis, nul aveu n'avait été échangé entre eux : cela leur paraissait si naturel de s'aimer qu'il eût été superflu de se le dire. Il ne venait pas à l'idée d'Albert qu'une autre image que la sienne pût s'égarer

dans la jeune âme de sa compagne, ni à celle de Léonie que le souvenir d'une autre femme partageât avec le sien les pensées d'Albert.

Ils se voyaient tous les jours ; mais avec une nuance de mystère qui augmentait, sans doute, le charme de leurs entrevues ; car la jeune fille, orpheline, subissait l'hospitalité d'une vieille tante célibataire qui ne voulait pas, pour sa nièce, des assiduités de ce collègien, comme elle disait dédaigneusement.

Mais, la femme la plus honnête, quand elle aime et se sait aimée, devient habile à inventer des ruses pour voler au devant de l'objet de son amour. Léonie, très pieuse, allait chaque soir à la prière, dans l'église de sa paroisse, accompagnée d'une amie en qui "tante Marguerite" avait placé une confiance absolue que la dépositaire, chaperon de vingt ans, trahissait régulièrement sept fois la semaine. Albert, rendu dévot par la douce vision qui l'attendait à la sortie, n'y manquait pas non plus. Puis on revenait, se permettant bien, quand le temps était beau, un petit détour : ce à quoi ne s'opposait jamais la gardienne improvisée, attendu qu'Albert avait pour compagnon fidèle de ses pieuses expéditions, son cousin Lucien D..., un rieur de vingt-cinq ans.

Ce soir, la température inclemente interdisant la promenade, on s'était séparé, chacun allant par le plus court chemin. Albert et Léonie déjà se disaient "bonsoir" quand un enfant de quatorze à quinze ans, pauvrement misé, s'approchant timide, demanda au jeune homme de vouloir bien lui donner quelques allumettes pour l'aider à retrouver une pièce de cinquante centimes qu'elle venait de perdre.

—J'allais faire une commission pour ma mère, expliqua-t-elle ; en traversant la rue, je suis tombée et j'ai perdu cet argent qui était toute notre fortune.

Sa voix était pleine de sanglots.

—Voyons, ma bonne enfant, ne vous désolerez pas ainsi, fit Albert, d'un ton paternel ; nous allons vous aider à chercher, n'est-ce pas ?

Et il regardait Léonie.

—Oui, oui, dit celle-ci.

Et, donnant l'exemple, elle se pencha sur la terre humide sur laquelle elle faisait glisser sa main dégantée.

Albert, éloigné de quelques pas, s'était incliné vers le sol, où il promenait aussi le bout de ses doigts.

Tout à coup, il se releva et, d'un air triomphant :

—J'ai trouvé ! cria-t-il.

En même temps il présentait à la fillette émue, une pièce de cinquante centimes. Elle remercia et s'éloigna en murmurant peut-être une prière au saint à qui l'attachait une dévotion particulière.

L'heureux chercheur, revenant alors vers son amie, continuait, sur un ton de badinage :

—Je savais bien que mes yeux étaient infailibles, en ce genre d'affaires, au moins.

—Oh ! Albert, fit-elle en mettant ses deux mains dans les miennes, vous êtes un ange de délicatesse : j'ai surpris votre généreuse supercherie. Cette pauvre vrette, qui s'en va heureuse, ne se doute pas même qu'elle a reçu l'aumône : mais moi, je sais où vos doigts ont trouvé la pièce que vous lui avez remise ! Je suis fière d'être votre amie.

En disant cela, elle avait dans ses yeux noirs tant d'admiration et de reconnaissance, qu'il se sentit troublé et, pressant longuement les mains fines qui étaient dans les siennes, il y posa ses lèvres pour la première fois.

* *

Quelques années ont passé depuis. Léonie a l'âge où l'on a bien encore un lambeau d'illusion dans la tête à perdre, cependant, sa folle gaieté, sa bouche rieuse a pris un pli amer, et le velours de sa prunelle s'est terni sous les pleurs ; il est un cercueil au fond de son cœur. Dans la pleine éclosion de son rêve le plus chèrement caressé, alors qu'au seuil de la vie l'avenir ouvrait devant lui les portes du "jardin enchanté," Albert, touché par la mort qui l'emporta dans un songe, s'en est allé dormir sous une tombe fleurie, dans le cimetière de son village.

C'est vers ce coin parfumé et solitaire que s'égare, maintenant, la pensée fidèle de sa fiancée, pleurant l'é-

clair à jamais éteint du bonheur entrevu : et, de tous les souvenirs auréolant la mémoire du disparu, celui de ce soir où la lune clignait son grand œil curieux au fond du ciel boudeur, est peut-être encore le plus touchant.

Pour moi qui reçus la confiance de cet intense désespoir, comme j'avais été quotidiennement la dépositaire du chaste amour qui illumina l'aurore de cette vierge inconsolée, chaque fois que novembre revient promener sur la nature sa triste humeur, je me reporte inconsciemment à ces jours lointains, j'aime relire les fragments de ce pur roman. Et quand, par hasard, il m'arrive qu'un vague remords vient errer dans mon esprit, à la pensée des trahisons multiples dont je me suis rendue coupable envers "tante Marguerite," je me sens réhabilitée par le souvenir du bon sourire qui accentua son pardon lorsque, au lendemain des fiançailles de ma douce amie, j'avouai mon hypocrisie.

—Ho ! ho ! fit-elle, en me tapant doucement sur la joue, je n'avais pas en la sagesse de cette tête là une confiance aveugle comme on le croyait.

—Alors, vous me trompiez aussi, hasardai-je ! Donc nous sommes...

—Voici qu'elle aura encore raison, m'interrompit-elle, dans son petit éclat de rire.

Il y a quelques semaines, en jetant la goutte d'eau bénite sur la dépouille de la pauvre bonne vieille, une bouffée de ces réminiscences exquises a subitement réchauffé dans mon cœur, un coin ignoré, où dormaient en essaim de pâles papillons les rêves du passé. Pour quelques heures ranimés, ils voletèrent au fond de ma pensée, secouant encore le parfum discret et grisant de leurs ailes vaporeuses.

Aimé Patrie

M. ANDRÉ THEURIET

(Voir gravure)

Le nouvel académicien, qui a pris solennellement séance jeudi, le 9 décembre dernier, est né le 8 octobre 1833. D'une famille d'origine lorraine, il fit ses études au lycée de Bar-le-Duc et entra, vers 1857, au ministère des Finances.

Esprit méthodique et parfaitement équilibré, M. André Theuriet sut très sagement aménager sa vie en conciliant avec ses fonctions sa vocation littéraire. Poète, romancier, auteur dramatique, chroniqueur, son œuvre est considérable. Il a conquis sans hâte, sans tapage, une renommée de bon aloi, et sa biographie pourrait se résumer en ces mots d'Emile Augier : "J'ai beaucoup travaillé ; il ne m'est rien arrivé."

Comme à Augier pourtant, il devait lui arriver une heureuse aventure : l'élection à l'Académie française, où les suffrages de la Compagnie l'ont appelé à occuper le fauteuil devenu vacant par la mort d'Alexandre Dumas fils. M. Paul Bourget, en recevant son nouveau collègue, a rappelé ses titres nombreux au *dignus intrare* et loué comme il convenait ses mérites.

Nous ne pouvons que souscrire à ces éloges. Depuis longtemps déjà, M. André Theuriet était sans contredit un des plus académisables parmi les écrivains contemporains ; il reste un des plus aimés.

UN BON CONSEIL

Femmes chrétiennes, efforcez-vous de rendre votre intérieur agréable ; embellissez vos demeures par vos vertus, vous rendant aimables, affectueuses, afin que votre mari et vos enfants y trouvent le bien-être et n'aillent pas chercher des distractions ailleurs, car, vous ne l'ignorez pas, le cabaret, les mauvais compagnons sont là qui les guettent et cherchent à les entraîner, et, une fois sur la pente de l'alcoolisme, c'est pour vous la ruine de votre bonheur domestique.

VOIX DE L'EXIL

UN PASTEUR

*Quel est cet étranger à la pâle figure,
Dont les tristes regards errant sur la nature,
Reflètent sous leurs cils l'ombre d'un rêve amer ?
Amis, arrêtons-nous ; laissons sur le pré vert
Paître nos blancs troupeaux au gré de leur caprice,
Pour nous, sous ce grand chêne à l'ombre protectrice,
Reposons un moment, et sur le gazon doux
Invitons l'étranger à s'asseoir avec nous.*

LE POÈTE

*O vous, vous qui passez sur la route fleurie,
Pasteurs au front serein, enfants de la prairie,
Poursuivez votre route ; elle a pour vous des fleurs,
Et pour moi... je n'y peux cueillir que des douleurs !*

LE PASTEUR

*Etranger, tes accents ont la mélancolie
De la plainte du cygne au déclin de sa vie.
Mais, d'où vient ta douleur ? Regarde autour de toi :
Tout chante, tout sourit. Pourquoi, dis-nous pourquoi,
Quand l'éclat du printemps répand partout ses charmes,
Solitaire et pensif, seul tu verses des larmes.*

LE POÈTE

*Pasteur, n'as-tu pas vu, sur le bord du chemin,
Une fleur expirant au soleil du matin ?
Le Couron a passé sur sa tête fleurie ;
Et, malgré le printemps qui lui verse la vie,
Son front décoloré s'incline lentement,
Sa tige sans vigueur cède au souffle du vent.*

LE PASTEUR

*Je comprends, étranger, la douleur qui t'accable.
Tu te plains des rigueurs d'un sort inexorable.
Le noir oiseau de mort a-t-il chanté pour toi ?
Et l'ange du trépas, arrêté sous ton toit,
A-t-il paré ton seuil du crêpe mortuaire ?
Dans son dernier séjour as-tu conduit ta mère ?
Ou bien, est-ce un ami qui t'a ravi son cœur ?
Est-ce un amour perdu qui cause ta douleur ?
Si la voix du pasteur ne t'est pas importune,
Pâle étranger, dis-nous quelle est ton infortune.*

LE POÈTE

*Pasteur compatissant, merci de ta bonté ;
Ta voix me fait du bien et sa sérénité
Verse sur mes douleurs un bienfaisant dictame.
Mais tes regards perçants n'ont pas sondé mon âme :
Mes yeux n'ont pas souri devant un blanc linceul ;
Et l'amour n'a jamais habité sous mon seuil.
Mes amis ont toujours égayé ma demeure,
Et pourtant, j'ai souffert, je suis triste et je pleure.*

LE PASTEUR

*Oh ! dis-nous tes malheurs ! Peut-être pourrions nous
Par la compassion rendre ton sort plus doux.*

LE POÈTE

*Homme au cœur généreux, me rendras-tu la vie
Dont la source est cachée au sein de ma patrie ?
Ma patrie !... O doux nom baigné de tant de pleurs !
Rêve du malheureux proscrit par les malheurs !
Toi qu'on prononce encor lorsque la voix expire,
Toi que j'ai murmuré sur ma tremblante lyre,
Quand les bords à mes yeux sont ravés sans retour,
Mon cœur te berce encor d'un indicible amour !
J'ai chanté pour toi seule, et j'ai redit ta gloire :
Je voulais ajouter à ta brillante histoire
Une perle de plus, et, sur ton front d'azur,
Attacher par mes chants un rayon noble et pur :
— La voix de l'humble oiseau qui chante sous l'ombrage
Ne donne-t-elle pas plus de charme au bocage ?
La tempête est venue avec le vent du Nord :
Mon aile s'est brisée en son plus bel essor
Et le souffle glacé m'a porté sur ces rives
Où j'essaye en pleurant quelques notes plaintives.
Qu'importe de vos jours la sereine clarté ?
— Le ciel de ma patrie avait plus de beauté. —
Et vos prés verdoyants ? Et votre azur limpide !...
O terre de l'exil, que ton sol est aride,
Que ton pain est amer pour le chanfre exilé !*

LE PASTEUR

*Nous comprenons quels maux penchent ton front voilé ;
Etranger, nous pleurons au malheur qui t'opresse ;
Ta voix dans notre cœur fait passer la tristesse.
Ah ! puisque ton pays n'a plus d'abri pour toi,
Du rustique pasteur viens partager le toit ;
Le bonheur et la paix y trouvent un asile,
Une tranquille nuit remplace un jour tranquille.*

*Viens ; tu nous donneras tes chants mélodieux,
Tu presseras pour nous ton luth harmonieux ;
Tu rediras nos jeux et nos plaisirs champêtres
Nos fêtes au soleil, nos danses sous les hêtres.*

LE POÈTE

*Pasteur, je te suivrai dans ton humble foyer ;
Mais mes accents plaintifs ne sauront t'égarer.
Ma voix n'a plus l'essor des jours de ma jeunesse,
Mon luth endolori soupire ma tristesse ;
Au cœur du malheureux que l'exil va flétrir,
La patrie est vivante et ne saurait mourir.*

ARISTIDE TRUDEAU.

Saint-Michel de Napierville, janvier 1898.

LA CLOCHE QUI PLEURE (*)

(Suite et fin)

CONTE ACADIEN

Le général Amherst et l'amiral Boscawen ont pris possession de ce qui fut Louisbourg, renvoyant en France quelques malheureux habitants, trainant en captivité la valeureuse garnison, déportant le reste.

Le pillage est une chose impossible : il ne reste rien, rien !...

A l'endroit où furent les églises, on trouva des cloches ; l'une fut donnée à un temple protestant d'Arichat ; grâce au noble dévouement de l'aimable chroniqueuse Française, (Mlle Barry), une autre cloche toute petite, se trouvant à l'église des saints Marc et Jean à Halifax, fut rachetée et apportée, en 1896, à Montréal, au musée du château Ramsay où on peut la voir ; le regretté Faucher de Saint Maurice nous rapporte en avoir vu une autre sonnante le quart sur un navire anglais : c'est à peu près tout ce que l'on connaît.

Louisbourg demeura ensevelie dans son immortelle gloire : qui eût osé la sortir de ses ruines brillantes ? En 1868, sur tout l'emplacement de la ville, il n'y avait qu'un pauvre pêcheur Irlandais catholique ; l'herbe croît dans toute l'ancienne enceinte fortifiée, à peine soupçonne-t-on l'épaisse muraille de l'Ouest.

Fait particulièrement remarquable, personne n'a pu, jusqu'à ce jour, créer un établissement quelconque en ces lieux : comme si le sang de nos martyrs interdisait d'y habiter.

A diverses reprises, poussés par la rapacité, et semblables à l'immonde hyène, des anglais avait opéré des fouilles dans les décombres : ils sont pleins de bravoure devant des morts !

Trois ans après la destruction de la jolie ville, une cloche fut mise au jour : elle se nommait Noël-Emmanuel, portait la date de décembre 1731. Elle était plus grosse que celle qui fut donnée à Arichat.

Les deux anglais qui la découvrirent, résolurent de la conduire chez eux : ils se proposaient de la fondre, afin d'en vendre plus facilement les débris. Leur maison se trouvait à l'Ouest ; ils allèrent y chercher un traîneau attelé de deux bœufs vigoureux, afin d'emmener leur trouvaille.

Après des efforts inouïs, ils l'ont hissée : vingt fois, elle manqua les écraser. Le toucheur prend la direction des bœufs, l'autre marche à sa suite à côté du traîneau.

Non loin de la ville existait une sorte de marais, sur lequel les Acadiens avaient jeté un pont. C'était la route de terre.

L'attelage s'avance péniblement dans l'épaisse couche de neige pas assez gelée pour en supporter le poids. La journée est sombre, triste, l'air est pesant, hommes et bêtes semblent suffoquer.

La nuit descend lentement : à peine quelques arpent de chemin faits. Au loin, derrière les deux hommes, le pleur immense, l'éternel sanglot du flot expirant sur la Roche Noire ; au loin, devant eux, l'immensité livide immobile, mélange de neige et d'ombre crépusculaire, que désole le morne oubli étendu d'un horizon à l'autre.

— John, dit le toucheur à son camarade, en lançant un blasphème, nous n'avancions pas !

(*) Tous droits réservés.

— Non, vraiment, Will, dit le second ; je ne comprends rien à cela. Cette maudite cloche à l'air de peser un monde, et les bœufs n'en peuvent plus. Pourvu que nous arrivions chez nous aujourd'hui !

— Nous n'abandonnerons pourtant pas notre prise ! Quand même le diable s'en mêlerait, nous continuerons !

Malgré leurs fourrures, à cause de la lenteur de la marche, ils sentent le froid les pénétrer jusqu'à la moëlle des os, et cependant la sueur dégoutte de leur front.

Ils sont près du marais.

La crainte de rester dans le bas-fond, ou tout au moins de ne pouvant en graver la berge opposée, leur fait choisir la route par le pont.

Les heures ont succédé aux heures, la nuit poursuit son cours, terne, oppressante. Des jets de vapeur s'échappent des mufles des bœufs, l'écume couvre leur brune robe d'une mousse gluante glissant le long de leurs flancs secoués, les vigoureux animaux sont fatigués, tandis que les hommes ne peuvent leur apporter aucune allégeance.

Les deux Anglais sont fous de rage ; les blasphèmes ne cessent pas, les malédictions pleuvent sur l'attelage, sur le temps, sur la cloche, sur le chemin, sur Dieu. Le traîneau est au milieu du pont, les bœufs ne veulent plus, ne peuvent plus avancer, la neige leur arrive au poitrail. Les mécréants frappent à coups redoublés, les yeux leur sortent des orbites, leur gorge sèche n'articule plus que des cris rauques de fauves aux abois... ces explosions de folie glissent sur l'uniforme linceul, vont se perdre dans la houle grandissante de la maline brisant à la bouque du lac Bras-d'Or.

D'une furie d'enfer, ils fouettent, puis battent la cloche, s'acharnant à la croix gravée dans l'airain : un son, grave, long, suppliant comme une plainte ; ils frappent si fort, que les bois, les manches de fouet se pulvérisent sur la cloche qui gémit à chaque coup.

Une fois encore, ils inventent un blasphème plus outrageant : les bœufs, épouvantés, se cabrent, le traîneau bondit, la cloche donne un coup terrible comme la foudre éclatant, le pont vacille un instant, craque... et s'effondre avec un bruit terrifiant...

De la ferme, les gens épeurés du long retard des hommes, sont allés à leur rencontre. Partis vers dix heures du soir, ils marchent longtemps sans rien voir, sans rien entendre. Ils ne sont distants que de deux lieues de Louisbourg : mais la neige est si molle, que leurs raquettes mêmes s'y enfoncent, ils ne peuvent aller vite.

Il doit être près de minuit.

Soudain, un des enfants d'avant-garde s'arrête... il écoute... Les autres l'ont rejoint :

— Qu'est ce donc que tu entends ? demande la mère.

— Ecoutez !... dit-il la gorge serrée.

A cet instant, un ébranlement prodigieux envoyait une vague d'air qui les jetait par terre...

Se relevant, ils se hâtent autant qu'ils le peuvent ; après dix minutes d'efforts surhumains, ils atteignent le pont.

Avec horreur, ils voient le pont rompu, une large trace noire au dessous, la neige tachée de plaques de boue au loin...

Mais à leurs pieds, venant des entrailles de la terre, un son parvenait à leurs oreilles : le son d'une cloche avec, dans sa modulation éperdue, de longs sanglots les atterrants, les glaçant d'épouvante !

Depuis lors, le vingt-cinq décembre chaque année, on entend dans la nuit s'élever du marais, au travers des glaces et des neiges, un son argentin qui ravirait l'âme, s'il n'était en même temps une déchirante plainte.

Le vénéré M. l'abbé A. Thérien, le dom Bosco de la Maison de Réforme de Montréal, qui habita de longues années l'Acadie pour sa santé, me disait avoir entendu ces sanglots, et n'avoir pu retenir lui-même ses larmes à cette infinie désolation ! Il pria pour les sacrilèges : mais toujours, dans la nuit de Noël, à

minuit juste, le glas argentin, doucement éperdu, comme un suprême reproche aux persécuteurs monte du marais, où a voulu s'ensevelir la plaintive petite Cloche qui pleure !...

NOS GRAVURES

ALPHONSE DAUDET

En sa qualité de journal littéraire, LE MONDE ILLUSTRE ne peut se désintéresser de rien de ce qui touche tout particulièrement à la littérature.

C'est ainsi qu'il publie aujourd'hui le portrait de M. André Theuriet, élu académicien dans le courant de 1897, mais qui vient seulement de prendre possession de son siège.

C'est ainsi également que nous publions le portrait de M. Alphonse Daudet, mais à la mémoire de celui-ci ; il est mort, en effet, quand allait finir l'année, le 16 décembre dernier.

Alphonse Daudet était né à Nîmes (Gard), en 1840. Ils étaient douze enfants. A force de travail, il parvint à être maître d'études ; ses études n'étaient pas finies, mais il lui fallait gagner sa vie.

Il composa plusieurs pièces pour le théâtre, écrivit des pages admirées sur l'année de la guerre, sous le titre de : *Lettres à un absent*. C'est lui qui écrivit *Tartarin à Tarascon* ; mais ce qui le mit surtout en lumière, ce fut son livre couronné par l'Académie française : *Fromont jeune et Risler aîné*. Il écrivit quantité d'autres ouvrages, qui prêtèrent, pour la plupart, à des pièces théâtrales.

Son ouvrage finement satirique *l'Immortel* fut certes la cause pour laquelle il ne fut point élu membre de l'Académie, quoi qu'il en fût très digne.

Il ne fut jamais volontairement immoral ; mais il est si difficile d'atteindre au succès, aujourd'hui, là-bas ou ici, sans flatter les basses passions de la foule !

Il est mort chrétien convaincu : c'est plus beau que d'être mort académicien !

FIRMIN PICARD.

BONHOMME DE NEIGE

Les enfants de l'école après avoir récité leur leçon d'histoire du Canada ; la tête remplie encore des hauts faits de leurs aïeux, ont voulu établir une sentinelle qui pût terrifier l'ennemi, supposé que l'ennemi se fût présenté devant le village.

Ils ont bâti, en neige, un énorme *habitant*, ayant bien et dûment son brûle-gueule entre les dents. L'ennemi n'a qu'à bien se tenir !

Hélas ! au lieu de l'ennemi, je vois un bataillon, mais ce bataillon est en... jupons ! Cela ne les empêche pas d'être braves. Voyez, comme elles s'en donnent ! Après des feux de peloton bien nourris, une des... amazones à pied a frappé le stoïque gardien près du chapeau. Une autre l'atteint... mais oui, c'est au cœur !

Tant il est vrai que la nature ne perd jamais ses droits.

Mais, pas de réflexions biscornues : laissons s'amuser tout innocemment ces bonnes jeunes filles. Elles ne démoliront tout de même pas le *Bonhomme de Neige* !

COMMERCE DE SERPENTS AUX INDES

Des goûts et des couleurs, disaient les scolastiques de moyen-âge, il ne faut pas disputer.

C'est bien vrai, dans le cas actuel. Le commerce des serpents !... Voilà une idée ?—Il est vrai qu'il s'est fait bien un commerce atroce des poisons les plus subtils, les plus dégradants : romans ou mauvais journaux — alcool sous toutes ses formes. Les pauvres Hindous sont donc fort excusables de ne faire que le commerce de serpents : de ceux-ci, du moins, à l'encontre des autres, on peut se garer !

Sur les bords du Gange, fleuve de sept-cent-soixante-quinze lieues de long dans l'Hindoustan, le fleuve sacré de ces pays d'Asie, il y a autant de serpents que le fleuve lui-même contient de crocodiles : ce qui n'est pas peu dire.

Les Hindous, après avoir choisi un endroit favorable, mettent le feu aux grandes herbes sur une longue ligne droite : le vent pousse le feu, le feu pousse naturellement les serpents. A un endroit où les herbes ont été fauchées, le feu s'arrête : mais là se trouve un immense filet, retenant les pauvres reptiles qui sont vite ficelés, emmaillotés, fixés sur des bambous préparés d'avance.

Voyez la triste figure que font ces pauvres animaux

Ces serpents peuvent se dresser : tandis que les animaux sauvages autres, doivent être pris tout jeunes si l'on veut en obtenir quelque chose.

Ces serpents sont dirigés sur Calcutta, capitale de l'empire des Indes. Il en meurt plus de la moitié, mais cela ne fait rien aux Hindous... ni à nous non plus, n'est-ce pas ?

DES CADEAUX

Il n'est pas si simple qu'on le croit de faire des cadeaux. La mode a établi sur ce chapitre des usages qu'il ne faut pas enfreindre, si l'on ne veut s'exposer à la sévérité de ces jugements si redoutés de tous ceux qui se piquent de ne rien faire qui ne soit conforme aux principes, j'ai failli écrire aux dogmes, de la bonne compagnie.

Aussi nous saura-t-on gré d'emprunter à la baronne de Saint-Clair (conseiller des dames) un résumé des règles à observer dans la manière de faire des cadeaux, règles qui varient naturellement selon les personnes et les circonstances.

Il y a d'abord les cadeaux d'étrennes. La baronne conseille aux grincheux de s'y résigner docilement, parce que, dit-elle, il est difficile d'y échapper et aussi, ajoutons-nous, parce que l'usage en est charmant, ayant pour objet de faire le bonheur des parents et la joie des enfants.

A des intimes, à des gens peu fortunés, vous offrirez des objets de toilette secondaires (gants, éventails, mouchoirs). Pour les maisons où il y a des enfants, vous enverrez des jouets. Si vous y dînez souvent, vous joindrez un bouquet pour madame (hum ! c'est bien peu !)

En règle générale, la remise des cadeaux est une question de goût, de tact et d'à propos.

Si vous avez affaire à des intimes, portez les vous-même. Mais si vos rapports sont réglés par l'étiquette, envoyez avec une carte de visite.

Quand vous recevrez le présent, ayez soin de l'examiner devant la personne qui vous l'apporte, et montrez que vous en êtes enchanté. Réléguer de côté sans en regarder le contenu, serait un acte de mépris.

Pour un mariage, il est de bon ton d'envoyer son cadeau quelques jours avant la cérémonie, mais quand c'est un bouquet, il ne doit être remis que la veille. Les amis de la mariée se concertent afin de ne pas donner des objets qui feraient double emploi. Il est admis que plusieurs personnes peuvent acheter chez le même marchand les différents objets formant une même pièce. Les jeunes mariés font la réciprocité exclusivement aux jeunes gens et jeunes filles de leur famille, ainsi qu'à leurs amis intimes.

Quand il s'agit d'un baptême, la marraine offre à l'enfant un manteau ou une timbale. Le cadeau à la mère est facultatif, mais on s'en abstiendra si la situation de fortune de cette dernière est plus brillante que celle de la marraine. En tous cas, le parrain doit un cadeau à la mère ; ce sera un objet de fantaisie, rarement un objet utile, sauf si la mère est pauvre. Mais il se gardera d'oublier la marraine, il lui enverra un bouquet.

A l'occasion d'une première communion, les parents et invités offriront à l'enfant un cadeau utile, mais jamais d'argent, ce qui n'est permis qu'aux parents proches.

En tous cas, pour terminer sur cette matière quelque peu rebattue, ne donnez pas, comme dit l'autre, un pois pour avoir une pomme, ou un œuf pour avoir un boeuf ! Et soyez plus généreux que le poète Regnard, qui disait :

Je voudrais inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent et ne fût point nouveau.

Héu ! combien sont Regnard en ce point, disait le fabuliste.

Ne vous repentez jamais du bien que vous aurez fait à un ami ; il vaudrait mieux rougir de ne lui en avoir point fait.—PLAUTE.



La cloche donne un coup terrible, le pont vacille... craque... et s'effondre.—Page 612, col. 3

HOMMAGE A L'INFINI

Honneur et gloire à Dieu notre affectueux père !
Il est l'éternité comme il est l'infini ;
C'est l'être que l'on craint, en lequel on espère.
Au ciel comme ici-bas, que son nom soit béni !

Sa bonté sur nos fronts brille comme l'aurore.
De l'univers entier, il est le créateur,
Et des infortunés, le doux consolateur.
C'est lui que l'oiseau chante et que tout humble adore.

De lui parlent les lys aux aromes si doux.
En regardant le ciel, à qui donc parlez-vous,
Si ce n'est à Celui qu'on aime et qu'on redoute ?
Vous, êtres délaissés, parlez, Dieu vous écoute !

Saint, saint, saint est ce Dieu, l'auteur de l'univers.
Le jour lui doit ses feux, la nuit, ses sombres voiles.
Du ciel il nous fait voir le splendide revers,
Semé de perles d'or, qu'on nomme les étoiles.

Au delà de l'espace est ouvert l'infini,
Et par delà le temps, est la gloire immortelle.
Ah ! que ce monde est grand et que la terre est belle !
Qu'à jamais de mon Dieu le saint nom soit béni !

SÉVERIN BEAUDET.

Collège Saint-Laurent, janvier 1898.

THÉODULE ET SON RENARD NOIR

Depuis vingt ans, je vis en contact constant avec les bêtes. Cette existence, que mes amis Canadiens—et j'en ai—considèrent comme celle d'un toqué, m'a mis en rapport avec une multitude de trappeurs et de pêcheurs aussi intéressants qu'originaux.

On n'étudie pas assez, à mon avis, ces classes si nécessaires et si dignes d'attention. On les néglige, et quelquefois on les conspuie au mépris de toute équité. Et pourquoi, je vous le demande ? Sans doute parce qu'elles vivent au-dessus des lois sottement conventionnelles qui régissent une société dont le plus parfait des imbéciles est trop souvent le plus bel ornement.

Ah ! laissez-moi le dire une fois encore—il est des vérités que l'on ne saurait trop répéter : Que seraient les sciences naturelles sans les chasseurs et sans les pêcheurs ?

Et les sciences naturelles, ne sont-elles pas restées, malgré les efforts panurgiques des savants, la base de toutes les connaissances et de toutes les agglomérations humaines ?

J'arrive au renard noir de Théodule ; mais, avant d'y revenir complètement, laissez-moi me débarrasser, à votre profit, des énormités que je viens de lire. Elles me hantent ! Leur obsession m'édulcore à chaque minute, et je ne puis en dégager mon souvenir qu'en vous les confiant.

Donc, je viens de voir, dans l'Illustration, que l'ours noir (*ursus americanus*), et l'ours gris (*ursus ferox*), sont deux animaux à peine différents. Vous m'entendez bien ! A peine différents !

J'y ai lu encore que le renard bleu (*isates*), qui n'est pas bleu, paraît-il, mais gris et couleur de terre en été, devient blanc ou plutôt blanc bleuâtre, à la façon d'un bloc de glace en hiver. J'ai retrouvé le renard bleu des chasseurs (*vulpes incoquita doctorum*), c'est beaucoup pour ma gloire mais insuffisant pour la postérité, car je n'ai pu rencontrer jusqu'ici le renard translucide de l'Illustration.

Je ne vous donnerai pas le nom des deux savants qui narrent en style honnête et châtié, d'ailleurs, de si belles choses : ils excitent ma jalousie et je préfère vous entretenir de Théodule et de son renard.

A l'heure où j'écris, Théodule a soixante ans. Il est petit de taille et bien pris dans son exigüité. Il porte les cheveux demi-longs et frisés ; la barbe en pointe et la moustache en crocs. Il teint soigneusement, tous les dimanches, ces ornements naturels, de telle sorte que, restant blancs à la base, ils sont d'un noir lustré aux extrémités. Cela lui donne la plus étrange des physionomies. Il ne se livre, s'il faut l'en croire, à cette embellissante opération que pour

être agréable au sexe—c'est ainsi que je plais aux créatures," dit-il.

Malgré cette apparente fatuité, Théodule a de l'esprit, de la finesse et un acquis singulier. C'est un narrateur plein de mouvement, quelques uns disent rempli de menteries.

Il sait tout faire.—Il est maçon et pêcheur ; constructeur de four et chasseur, marchand de poisson et mineur... etc. Les cheminées qu'il construit s'inclinent, il est vrai, comme la tour de Pise ; les fours qu'il érige s'éroulent quelquefois sur les pains qu'on leur a confiés, et les mines qu'il fore ne font pas toujours explosion. Les mauvaises langues prétendent que la pelleterie qu'il capture continue souvent à courir les bois et que ses parts de prise aux loups-marins ne sont pas la récompense d'un travail soutenu. Ce sont là pures calomnies ! Théodule connaît le prix du temps et s'il ne l'utilise pas au gré de chacun, il sait toujours l'employer avec fruit pour lui-même.

Vous saurez à peu près tout ce qu'il vous importe de savoir de lui, lorsque je vous aurai révélé qu'il est né à la baie Saint-P., et que l'amour de la chasse et de la pêche le poussa très jeune à émigrer au Labrador où il s'établit aux environs de la Pointe-aux-Esquimaux, si riche alors en produits marins et cynégétiques, qu'on l'appelait la petite Californie. C'était le bon temps : aussi Théodule parvint-il rapidement au plus grand état de prospérité. Epicurien et ambitieux, il en profita pour augmenter ses opérations, abandonna momentanément la chasse et la pêche et fonda un établissement commercial, dont le but apparent était le débit des denrées habituelles et le but réel la vente de boissons d'origines douteuse, avec lesquelles il lui arrivait, un peu trop souvent, dit-on, de se griser outrageusement.

Cette habitude, partagée dans une très grande mesure par les amis et les clients de mon héros, émut très vite monsieur le curé P..., saint prêtre, qui considérait, à bien juste titre, l'ébriété comme un crime. Il fulmina, en chaire, contre l'intempérance de Théodule et de ses amis, et celui-ci vit diminuer sa clientèle avec une telle rapidité, que bientôt il fut contraint d'abandonner une voie pour lui séduisante entre toutes.

Cet abandon forcé des grandeurs et des joies spiritueuses qu'il avait tant aimées, lui parut pleine d'amertume. Il résolut de se venger. Aidé d'un compère, il parvint à persuader aux habitants de la Pointe et au curé lui-même, que l'église était hantée. Il joua mille tours, et le dernier qu'il conçut était de telle nature que le Révérend Monsieur P..., se croyant en butte aux persécutions d'un être fantastique et dont la présence lui semblait inexplicable, faillit succomber sous les atteintes de l'apoplexie causée par l'émotion qu'il éprouva. Tout le pays s'entretient encore de cette aventure. Mais la plaisanterie avait été trop rude, et Théodule estima qu'il serait obligé de reprendre, pour quelques mois tout au moins, son ancien métier de chasseur.

En conséquence, il fit choix d'un chemin de chasse sur le plateau ondulé qui s'étend de la rivière de Piastre-baie à la rivière du petit Ouatchou, et plaça son camp au fond de l'anse des Loups-Marins, à proximité de la rivière du grand Ouatchou.

Il ne faut pas croire que le choix d'un chemin de chasse soit une question de pure fantaisie. Pour un chasseur comme Théodule surtout, dont l'activité est grande et les aptitudes très diverses, il entre dans cette élection, une multitude de considérations variées, où la chasse proprement dite ne tient pas toujours le premier emploi ; et son choix, le prouvait bien.

Son camp (log house) très bas, faisait à peine saillie au-dessus du sol. Recouvert par la mousse environnante, il était presque invisible. Placé en un lieu élevé et plat, les regards de l'occupant n'y rencontraient aucun obstacle et nulle embarcation ne pouvait échapper à sa vue.

Un sentier de pied partait du camp et se dirigeait vers l'est, conduisait au-dessus du lac du grand Ouatchou. Puis de là se prolongeait jusqu'aux chutes du petit dont le cours, à une certaine hauteur, se confond presque avec celui de la rivière plus volumineuse qui porte le même nom. Ce sentier, d'allure innocente,

assurait les communications avec les fosses à saumons toujours bien pourvues de ces deux cours d'eau, et permettait à un chasseur aussi scrupuleux que Théodule, d'user des ombres protectrices de certaines nuits pour varier son alimentation et augmenter son revenu, en dépit des gardes particuliers et aux dépens des poissons naïfs, qui font aux grands jours, la joie des pêcheurs à la ligne appelés officiers.

Un autre portage se dirigeait à l'ouest vers le fond de la grande baie, où les battures aimées des outardes, des canards et des bernaches se couvraient à la saison des bandes pressées de ces animaux. Puis, après avoir contourné ces battures, reprenait en côtoyant le pied des collines maigrement boisées qui se développent vers le nord et en interceptent les brises glacées, le chemin du camp, le bord des mares toutes grouillantes de rats musqués.

Au sud enfin, sous le camp même, commençaient les eaux du golfe, qui parsemées d'abord jusqu'à un mille au large d'îlots trappus, de roches verdies, sejournaient préférés du canard eider, s'étendaient ensuite, sans obstacles, jusqu'à l'horizon, qu'assombrissaient, aux jours d'atmosphère très limpide, les contours violacés de l'île d'Anticosti.

Je venais de mouiller, à la tombée du jour, dans une des anses si nombreuses qui découpent cette côte, lorsqu'une outarde commut l'imprudence de venir passer au-dessus de mon embarcation. Je la tirai, et, quoique blessée mortellement, elle alla tomber à quelques centaines de mètres plus loin, au milieu du fouillis de rochers qui me séparait de l'anse voisine. La nuit allait être complète, et je renonçai à mettre mon canot à la mer pour aller chercher ma victime.

Le lendemain, dès l'aurore, je fus réveillé par un jeune homme m'apportant mon gibier et réclamant un quart de piastre pour prix de ses bons offices. C'était le neveu de Théodule.

La manière intelligente dont le neveu comprenait les affaires, me donna de l'oncle la plus favorable opinion ; aussi je lui fis, quelques instants plus tard, lorsqu'il vint à son tour me rendre visite, l'accueil le plus empressé.

—Vous venez, sans doute, rejoindre les officiers de la rivière Ouatchou ? me dit-il en m'abordant.

—Non, répondis-je, je cherche des mines.

—Et comptez-vous aller loin ?

—Mais pas très loin. J'ai presque envie de m'arrêter à la baie à Jean.

—Ah ! bon, je sais maintenant qui vous êtes, j'ai entendu parler de vous. Vous êtes le Français qui a fait le trajet de Québec à Terre-Neuve en petit canot, il y a trois ans. Je vous ai vu passer à la Pointe-aux-Esquimaux. Moi, je suis Théodule.

—Oh ! parfaitement. Moi aussi j'ai beaucoup entendu parler de vous, repris-je en souriant.

Il se leva aussitôt et me tendit la main. Je crus devoir, pour répondre à cet élan qui semblait vouloir rompre définitivement la glace entre nous, lui offrir un verre de gin. Il le but sans dissimuler sa satisfaction.

—Et vous venez pour les mines ? Y a-t-il donc quelque chose ici ?

—Certainement. J'ai trouvé des indices de cuivre sérieux et je veux revoir des clinclins (micas) que j'ai vus l'été dernier non loin des mornes, quoique un peu à l'est. Et vous, que faites-vous ici ? Vous avez un chemin de chasse ?

—Oui, monsieur. Mon camp est de l'autre bord des roches que vous voyez à l'est, et j'espère que vous viendrez me voir, demain, avant de partir.

—Sans aucun doute, j'irai vous voir demain. Avez-vous de la pelleterie, cette année ?

—Je crois que oui, il y a bonne apparence, me répondit Théodule. Et il ajouta : D'ailleurs, j'ai déjà deux élèves qui me donneront un bon prix.

—Comment, deux élèves ?

H. de Bujalog

(La fin au prochain numéro)

MONSIEUR JULES

HISTOIRE QUE LES PETITS GARÇONS NE DOIVENT PAS LIRE.

A ma nièce Idola, New-York.

Appelle tes petites amies, mon ange ; et, petites têtes blondes, petites têtes brunes, approchez. Je vais vous raconter l'aventure arrivée hier à un petit garçon, — qui ressemble à tous les petits garçons d'ailleurs.

On vous a souvent dit, n'est-ce pas, que rien n'est aussi indiscret qu'une petite fille, qu'elle est curieuse à l'excès toujours, — et que la curiosité est un bien vilain défaut.

Or, il est vrai que la curiosité est un défaut laid, laid à faire peur ! — Mais sur ce chapitre de la curiosité *beaucoup de petits garçons sont petites filles !* et je le prouve.

Voici Jules.

Je vous le présente, mes petites amies, comme le parfait modèle de l'indiscrétion la plus éhontée.

Maintenant, qu'il sait lire surtout, il est d'un insupportable !...

Il ouvre toutes les choses de papa et de maman, lit leurs papiers, bouleverse leurs tiroirs, les questionne sans repos ! Et ce ne serait rien pourtant encore, s'il n'avait la honteuse habitude d'écouter aux portes.

Oui, *d'écouter aux portes !* J'ai bien dit ; est-ce convenable ?

Eh bien ! voyez-le à l'œuvre.

Grand'maman est là avec la mère de Jules, dans la pièce voisine, depuis un quart d'heure environ : que peuvent-elles se dire ?

Voilà ce que notre indiscret se demande et ce qu'il veut savoir.

Il met l'oreille à la serrure.

Savez-vous ce qu'il entend ?

« Je serai heureuse de t'avoir quelques jours auprès de moi, — disait grand'maman, — mais de grâce, ne m'emène pas Jules cette fois ! Cet enfant me fait trop souffrir avec sa curiosité continuelle, ses indiscrétions de tous les instants. Il voit tout, ruche à tout et nous talonne sans cesse. »

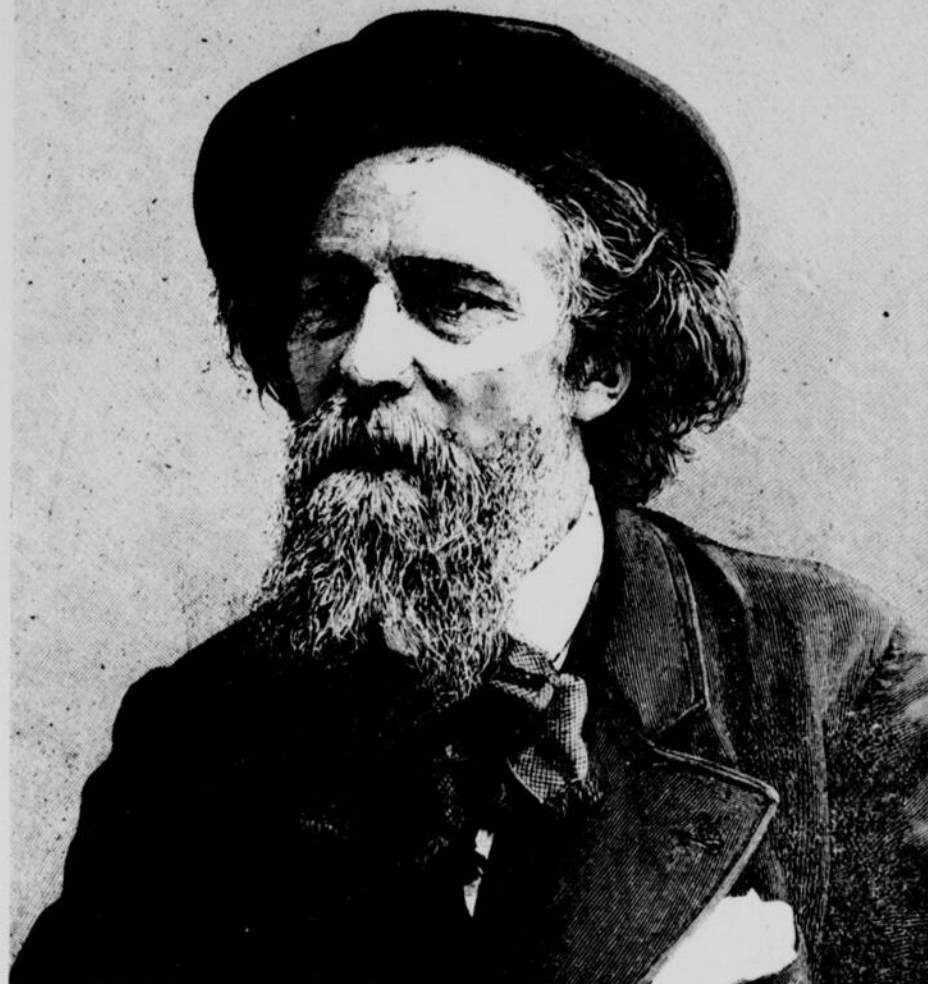
J. H. Maurice

PETITE POSTE EN FAMILLE

Dr J.-N. L., Saint-Henri.—Que je suis heureux quand la poste m'apporte de vos bonnes nouvelles ! — Merci, aimable confrère, de votre bon souvenir. J'ai reçu votre envoi : nous publierons le plus tôt possible.

H. L.—Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez. Il est des souvenirs, quand on les évoque, qui font briser le cœur. Je ne puis ici répondre à ce que vous me demandez — et je ne le ferais pas, sans doute, eussé-je la faculté d'écrire par lettre. Il faut aimer tout ce qui est beau et bon : il est donc naturel d'aimer l'innocence, où qu'elle se trouve ! — Donnez-nous souvent de ces pages dont la morale est si fine, et si délicate.

Joseph-J. L., Nicolet.—Merci, cher vieil ami, de tout ce que vous me confiez. Vous me demandez ce que je pense de l'ouvrage : *Labrador et Anticosti*, et si vous pouvez l'acheter comme cadeau ? — Je pense que c'est un livre que toute famille canadienne devrait posséder, aussi bien que les beaux ouvrages de l'abbé Casgrain. Soyez certain que si je gagnais assez pour me permettre l'achat de *Labrador et Anticosti*, je ne manquerais pas mon coup ! C'est un des plus beaux cadeaux que l'on puisse faire. Vous savez que ce livre a plus de cinq cents pages ; qu'il est magnifiquement illustré ; qu'il est absolument fidèle ; qu'il ne coûte que \$1.50 pour le Canada, par poste \$1.60. Écrivez vous-même à l'auteur, le vénéré Supérieur du séminaire de Chicoutimi, P. Q., M. l'abbé Victor-A. Huard : il vous enverra tout de suite ce beau volume. Ou à tout libraire.



ALPHONSE DAUDET, DÉCÉDÉ

Je dois vous dire que M. l'abbé Huard, tout modeste qu'il est, est un savant reconnu ; il publie une très intéressante revue, sous le titre de *Naturaliste Canadien*, paraissant tous les mois et ne coûtant qu'un dollar par an. Un abonnement à cette revue est aussi un bien joli cadeau.

Mlle Azilda D., Mégantic.—Vous êtes réellement bonne. Merci de toutes les belles choses que vous m'écrivez. Ne croyez pas qu'*adolescent* signifie *enfant*. L'adolescence, c'est, dit l'Académie, *l'âge qui succède à l'enfance*. Vous avez ajouté des strophes ne suivant pas du tout la forme des autres : ce sera donc à changer encore. — Vous recevrez les numéros demandés, dès que cela aura paru.

Gust.-Emile D., Montréal.—Vous êtes bien aimable, et je vous remercie de votre confiance. Nous ferons notre possible afin que, si *Elle vous quitte*, vous la retrouviez au plus vite. Soignez bien la composition de la phrase, tant au point de vue de la grammaire qu'à celui de la syntaxe. Votre petit essai est bien pensé, bien tourné.

S. G., Montréal.—Vous savez qu'il nous faut toujours le nom et l'adresse de nos correspondants. Je ne puis vous dire, par la petite poste, ce que j'aurais à vous dire pour la poésie envoyée. Cependant, sachez qu'il y a de l'idée : c'est un commencement.

Ticonderoga.—Je crois bien vous reconnaître. Je vous répète ce que je dis S. G. pour le nom et l'adresse. Votre question étant d'intérêt général, j'y réponds : Le dictionnaire de rimes de Quillard coûte 75c. De synonymes, de Bourguignon et Bergerol, \$1.25. Le dictionnaire logique (français) du Chamone Elie Blanc, 75c ; celui de Mgr Guérin \$1.00. Je conseille avant tout Elie Blanc. Les Traités de Littérature sont

nombreux. Je conseille le P. Broeckaert, S. J., 1^{re} partie 50c., 2^e partie 75c. Par l'auteur des Paillettes d'or, en 2 séries à 50c. chacun. Un autre du même auteur, style épistolaire 45c. ; composition littéraire 50c. ; composition générale 60c. Tous ces ouvrages chez MM. Cadieux, Derome et Giroux, rue Notre-Dame, Montréal.

ECOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

Jolie et bruyante réunion de l'Ecole chez notre ami M. Jean Charbonneau. Tous les membres étaient présents à l'exception de M. Henry Desjardins qui est en visite chez ses parents à Hull et de M. le docteur Pierre Bédard que ses devoirs professionnels appelaient ailleurs.

Au nombre des travaux littéraires lus durant la soirée nous citerons : 1o. une poésie et un poème en prose : Désespérance et Idéal de M. E.-Z. Massicotte ; 2o. une conférence de M. Germain Beaulieu sur les Chéiroptères et les Insectivores ; 3o. des poésies de M. Albert Ferland intitulées : *Inconnue, Question fille et Patrie* ; 4o. des sonnets de M. A. de Bussièrès intitulés : *Devant un Christ, O mon Dieu, Cloches, La vie*.

Après la critique des ouvrages lus et les affaires de routine, la réunion a été ajournée à la semaine prochaine.

La rumeur annonce que l'Ecole est en pourparlers avec une puissante institution de Montréal qui serait disposée à mettre une salle à la disposition de ces jeunes écrivains pour leurs assemblées hebdomadaires.

Le progrès ! il ne changera jamais rien au cœur humain. — FRANÇOIS COPPÉE.



LE BONHOMME DE NEIGE. — Le tir à la cible

THE ILLUSTRATED LONDON NEWS

Hans



LE COMMERCE DES SERPENTS AUX INDES. - Captures aux bords du Gange

FEU M. PIERRE POULIN

M. Pierre Poulin naquit à Sainte-Anne des Plaines le 29 janvier 1824 de Louis Poulin et de Thérèse Deziel.

A l'âge de treize ans, il quitta la maison paternelle et se rendit à Terrebonne chez un de ses frères, forgeron. Il vint ensuite à Montréal, où il fit son apprentissage de menuisier-ébéniste. Après un séjour de deux années aux Etats-Unis, il revint au Canada, monta une fabrique de meubles à Sainte-Cécile aujourd'hui Valleyfield, y joignit un moulin à farine, une fabrique de roues, une scierie, une forge et un magasin de marchandises générales.

Il résolut la question sociale, bâtissant, à cette époque lointaine déjà, des logements pour tous ses ouvriers.

Un incendie désastreux le ruina complètement. Loin de perdre courage, il recommença, fit le commerce de bois : cinq ans après, ils se retirait avec



cinquante-cinq mille dollars. La bonté de son cœur causa sa seconde ruine : il avait donné sa signature, il dut payer. Une troisième fois, il se remit au travail, mais il lui fallut de longues années pour se refaire une honnête aisance.

Il avait une indomptable énergie ; mais ce qui le distinguait surtout, c'était la noble bonté de son cœur. Il ne s'estimait heureux que quand il pouvait rendre service aux autres. Il s'intéressait tout particulièrement aux jeunes, les aidant de ses conseils... et de sa bourse.

C'était un catholique convaincu, un ardent patriote. Il fut président de Saint-Jean-Baptiste, section de Saint-Joseph. Il fut le père de quatorze enfants, dont cinq lui survivent.

C'est un Canadien que l'on peut donner en exemple par ces temps d'égoïsme à outrance : nous sommes heureux d'avoir pu esquisser à grands traits sa vie si bien employée.

MONDANITÉ

Mercredi matin, le 12 janvier, à la chapelle du Sacré-Cœur, Montréal, M. Roméo Lafontaine, négociant, accompagné de son beau-père, M. le notaire Eustache Larose, conduisait à l'autel, Mlle Albina Desjardins, accompagnée de son père, M. le Dr Henri Desjardins.

C'est M. l'abbé Charrier qui donna la bénédiction nuptiale.

Pendant la messe Mlle Albina Bourque et Marie Desjardins, se firent entendre l'une dans l'*Ave Maria* de Gounod, l'autre dans *Sancta Maria* de Faure, avec accompagnement de violon par Mlle Alice Ducharme.

M. Romain Pelletier exécuta de fort beaux morceaux à l'orgue. L'élite de la société de Montréal composait l'assistance. On remarquait : M. et Mme Alphonse Desjardins, M. et Mme Dr Durocher, M. et Mme Edouard Desjardins, M. Damase Masson, et nombre de parents et d'amis les reconduisirent jusqu'à la gare Bonaventure, où la gaité, la joie et l'espoir pleuvaient dans les dragées et les ris.

Les cadeaux sont princiers, très variés et inestimables.

LE MONDE ILLUSTRÉ est heureux de faire des souhaits aux mariés, et de présenter ses félicitations à M. le Dr Henri Desjardins, l'un des amis et appréciateurs des jeunes lettrés.

LA PREMIÈRE FEMME AU KLONDYKE

En attendant que nous publiions notre série d'articles sur le Klondyke, nous donnons aujourd'hui un groupe représentant le départ de la première femme pour ce pays.

C'est une amazone... mais dans quel accoutrement ! Après tout, l'espoir fait vivre ; et l'espoir de se voir habillée en or, en or solide, disent les bijoutiers de Montréal, sans doute pour le distinguer de l'or en fusion, ou même de l'or dur... cet espoir, dis-je, soutient notre amazone sur sa superbe haridelle, à laquelle on peut compter les cercles... Voyons : est-ce que je deviendrais frondeur, par hasard ?

Le Très Révérend Père René, Préfet Apostolique de l'Alaska, me disait : " Une des plus grandes plaies de ces pays de convoitise, ce sont les femmes ! "

Bonnes Canadiennes, restez au pays : qui sait si le bon Dieu ne vous ménage pas autant d'or ici que là-bas ? Et votre gracieuse innocence ne vaut-elle pas tous les ors solides ou ors durs d'ailleurs ?

A LA MÉMOIRE D'ELZÉAR DUFORT

Il n'est plus, notre Elzéar : pauvre confrère ! pauvre ami ! Quand il exhala sa belle âme, il faisait froid bien froid ; dehors la bise soufflait fort, bien fort, soulevant la neige blanche comme un linceul. Les cloches de partout chantaient Noël, et pendant que dans nos temples une Vierge-mère souriait au Messie nouveau-né, une autre mère, à genoux, priait et pleurait devant la corps rigide et inanimé de son fils. Pauvre fils ! pauvre mère ! Mourir, voilà qui n'a rien d'éton-

nant ; mais mourir tout jeune, mourir à l'âge où la vie est si intense, l'espérance si forte, l'amour si grand et si sublime, oh ! n'est-ce pas mourir deux fois ?

Pauvre ami ! qu'il a dû être pénible, ton sacrifice ! et puisque tu l'as accompli dans le silence et la résignation, que tu dois être heureux aux rives nouvelles où maintenant tu habites !

Pour nous tous, tes confrères attristés, ton trépas prématuré nous sera une leçon salutaire.

Il nous dira que la vie est bien peu de chose, que le souffle fétide de la mort peut faner en un jour la plus florissante jeunesse, que notre âme doit porter ses affections plus haut que cette terre où tout passe si vite, où la déception est si près de l'espoir, où les pleurs sont si près des rires, où souvent la tombe est si près du berceau.

ADOLPHE HURTEAU.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir le premier numéro d'une publication venant à son heure : le *Mouvement Catholique*.

Nous l'avons dit quelque part dans les colonnes de ce journal : il faudra bien que, dans un avenir sans doute très prochain, on arrive au mouvement catholique purement et simplement. C'est la jeune génération—ce qu'ils appellent là-bas les nouvelles couches sociales—qui fera ce mouvement et en profitera : notre génération est trop mercantile, trop adonnée au culte du veau d'or dans toutes les classes de la société, malheureusement, pour que nous voyions ce beau temps.

La nouvelle publication dont nous parlons fera un grand bien : l'appui du saint évêque Confesseur de la Foi, lui est un sûr garant de succès.

L'abonnement ne coûte que \$1.00 par an. S'adresser à l'éditeur, M. P.-V. Ayotte, 171-173, rue Notre-Dame à Trois-Rivières.

L'Almanach Hachette pour 1898.—Le plus répandu, le plus attendu des almanachs : *L'Almanach Hachette*, vient de paraître. Et son apparition à la devanture des libraires est un véritable événement.

L'Almanach Hachette fait aujourd'hui partie des meubles de la maison : où que l'on aille, chez le riche comme chez le pauvre, chez le bourgeois, l'ouvrier, le paysan, l'artisan, le collégien, on voit *L'Almanach Ha-*



LA PREMIÈRE FEMME ALLANT AU KLONDYKE, VIA EDMONTON

chette, annonçant la nouvelle année comme l'hirondelle annonce le printemps.

Pour 1898, que nous apporte-t-il en ses 436 pages ? D'abord les probabilités du temps et de l'astrologie pour tous les mois, des conseils pratiques relatifs aux jardins potagers et d'agrément, au ménage, à la cave, à l'hygiène, etc. ; 200 nouvelles recettes de cuisine par ordre alphabétique, le tableau universel des monnaies, des poids et mesures, un barème pour payer les ouvriers, un petit code de télégraphie secrète et conventionnelle, et ce merveilleux Agenda, qu'on peut détacher du volume, et qui sert à la fois de calendrier, de memento et de livre de comptes.

L'Almanach de 1898 publie environ 200 articles nouveaux, illustrés de 1452 figures et accompagnés de 10 cartes ou plans dont 7 en couleur.

A l'histoire de l'année ont été ajoutées 6 pages d'illustrations servant à rappeler les grands événements, les grandes catastrophes de l'an écoulé.

Au chapitre *Univers*, on lira avec intérêt des articles illustrés sur les cyclones, les aurores polaires, le système du monde.

Les *Ordres religieux du monde entier* sont représentés par des photographies.

Au chapitre *Géographie*, nous relevons : les voyageurs au Pôle Nord, l'insurrection cubaine et la guerre gréco-turque, les grands ports maritimes du monde, la Marine marchande universelle, la France vinicole, la France militaire, etc.

Parmi les 200 articles variés et inédits que l'Almanach Hachette nous donne cette année, citons encore : *L'Art de se marier*, *L'Invasion du divorce* (statistique illustrée), *Nos Domestiques*, *Comment les choisir* ; les *Centenaires de France* (avec portraits) ; la *Mode en 1897* ; *Comment naît un louis d'or* ; *L'Exposition de 1900* ; le *Merveilleux* (les maisons hantées, les visionnaires, la stigmatisée d'Inzinac, etc.)

L'Almanach Hachette de 1898 consacre, en outre, plusieurs articles illustrés à l'agriculture et aux sports.

Qu'il ait aux primes et aux bons gratuits offerts aux lecteurs, ils sont cette année au nombre de 65.

Les Concours seuls représentent une somme de 48.700 fr., et les bons gratuits remboursent plus de 70 fois le prix de l'exemplaire de l'almanach.

FAITS SCIENTIFIQUES

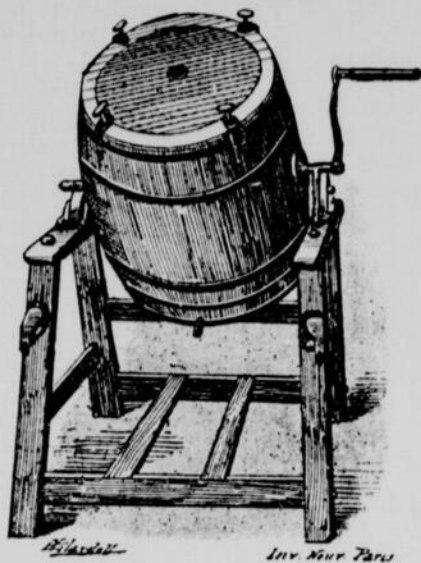
LES ORAGES SUR TERRE ET SUR MER

Un grand nombre d'observateurs ont signalé ce fait que, sur les côtes et en mer, les orages éclatent bien plus fréquemment la nuit que le jour, contrairement à ce que l'on constate sur le continent. Grossmann et plusieurs autres météorologistes attribuent cette anomalie aux variations de la pression atmosphérique causées par le rayonnement et le refroidissement des couches supérieures des nuages, lesquels se font surtout sentir la nuit et principalement en hiver, tandis que les orages sur terre sont occasionnés par le surchauffement des couches d'air en contact avec le sol, phénomène qui, on le conçoit, se produit habituellement pendant les chaudes après-midi d'été.

BARATTE VICTORIA

Les barattes généralement employées, sont assez difficiles à manier, très fatigantes et en somme par ces défauts mêmes peu pratiques. La Baratte Victoria à la forme d'un tonneau mais au lieu d'un mouvement horizontal comme les autres barattes elle tourne perpendiculairement. Ce mouvement précipite le lait ou la crème d'un fond à l'autre du tonneau en produisant un liquide l'agitation vigoureuse nécessaire à la fabrication du beurre. Cette baratte a plusieurs avantages. Elle est très facile à nettoyer car elle n'a pas de bateurs. Son couvercle peut se retirer facilement et permet d'introduire dans le tonneau une quantité considérable de lait. Cette disposition permet encore d'enlever le beurre sans le toucher, ce qui est une des règles de la moderne hygiène. Le mouvement de la baratte est communiqué par une manivelle. Elle tourne sur galets. Un regard en verre, placé dans le

couvercle, permet d'arrêter le barattage lorsque le beurre est formé. La barette doit être placée à niveau de façon que les pivots tournent librement : ils doivent

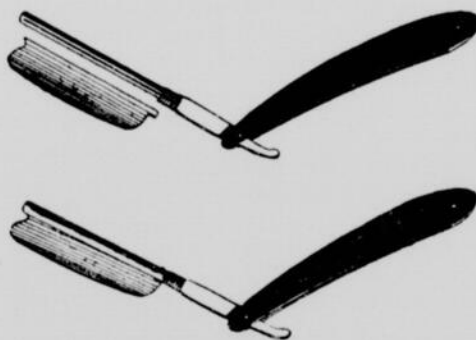


être propres et graissés. Il faut laver fréquemment la baratte en été avec de l'eau froide, en hiver avec de l'eau chaude. Il faut aussi conserver la baratte dans une place fraîche.

NOUVEAU RASOIR A LAMES INTERCHANGEABLES

Il faut se raser soi-même : c'est là un principe d'économie domestique et aussi un principe d'hygiène, car les rasoirs dont se servent les coiffeurs, ignorants de la plus élémentaire antiseptie, servent indifféremment pour tous les visages, propres ou non, sains ou malades. Mais les rasoirs sont assez chers, et il est nécessaire de posséder au moins deux de ces instruments qui demandent de fréquents repassages.

Le rasoir que notre figure représente n'est pas semblable aux instruments analogues ; sa lame est mobile et est d'une extrême ténuité et très légère. On glisse cette lame dans la rainure que présente la pièce métallique qui continue le manche, et une virole fixe cette lame dans la position voulue. Plus n'est besoin de



repasser ; quand la lame commence à être légèrement émoussée, on... en achète une nouvelle et on possède un rasoir neuf. Mais, direz-vous, où est l'économie dans cette opération ? Il suffit de répondre que la lame qui est très mince, ne coûte pas sensiblement plus cher qu'un repassage qui use la lame et nécessite bientôt le changement, non plus que la lame seule, mais du rasoir tout entier, puisque dans les rasoirs ordinaires la lame est solidement fixée au manche et forme un tout.

Il est commode enfin d'emporter en voyage, par exemple, où on ne peut trouver de repasseur, un manche de rasoir avec une demi-douzaine de lames. Bref, cet instrument nous paraît très pratique à tout point de vue.

AMUSEMENTS

Le 19 de ce mois, le patinoir Montagnard donnera une grande fête travestie. Le corps de musique "l'Harmonie" au complet, sous la direction de M. Hardy, fera entendre les plus beaux morceaux de son

répertoire. Les hommes en déguisement de l'autre sexe seront impitoyablement refusés ; tous ceux qui viendront en costume devront donner leurs noms et la description de leur costume.

Le public spectateur sera admis au prix de 25c par personne.

THÉÂTRE FRANÇAIS

Il y a un grand changement cette semaine dans le genre de représentations au Français, *Lynwood*, le drame domestique de J.-K. Tillotson, est une jolie histoire d'intérieur, qui ne saurait manquer de plaire aux habitués de ce populaire lieu d'amusements. L'intrigue est simple, mais le drame est rempli d'intérêt et il renferme un brin de comédie, ce qui le rend très agréable. Mlle Marie Doran, une ingénue d'une grande réputation, fait son apparition à Montréal dans cette pièce. Mlle Doran qui est fort estimée à New-York, est l'auteur du drame *Carmen* qui a été représenté au Théâtre Français au commencement de la saison. Il y a aussi un grand changement dans le programme de variétés. Parmi les principaux artistes dans ce genre sont les célèbres acrobates de Barnum, les frères Patterson, qui paraissent dans un acte entièrement nouveau. Nous avons aussi le plaisir de voir Mlle Bryton, une charmante actrice, qui remplissait le rôle de Willie Grow, dans *A trip Chinatown*, au Théâtre Royal.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Petite et sans prétention,
La douceur seule est ma devise.
Je décore François de Guise,
Et tout aussi bien le maçon,
Au colimaçon je me lie ;
Et sans en paraître avilie,
Au forçat je vais sans façon.
Je suis l'ennemi du faucon,
Ami, ne fais pas mon procès,
Car au bain n'est pas ma place,
Et si de ton corps l'on me chasse,
J'ai les honneurs du nom Français.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 715

Logogriphe.—Joie, oie.

Ont deviné : Mlle Blanche Lagarde, Mlle Ida Lépine, Armand Préfontaine, Montréal ; Frs Dier, Mlle Léontine Lefebvre, Mme A.-E. Jacques, Saint-Télesphore ; N. Huot, Joliette ; Mlle Eva Brousseau, Ottawa ; Chs Favreau, Sorel ; Mlle Clotilda Morache, Montréal.

GRAVURE-DEVINETTE



L'officier prussien : Où diable a-t-on mis mon képi ? Je vais être mis aux arrêts si je ne le retrouve pas immédiatement !

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

— Je te vois, toi qui me connais si bien, te demander pourquoi je ne me suis pas tué ?

— Eh bien ! c'est parce que je ne veux pas que les forbans, qui ont fini par couler le *Crédit de l'Ouest*, se croient à tout jamais déliés de moi.

— J'ai la folie de persister à croire que plus tard je pourrai prendre une revanche éclatante.

— Les plaies d'argent ne sont pas mortelles.

— Cependant, c'est vrai, je vais causer de nombreux déchirements ; je vais briser bien des situations ; je vais être rendu responsable d'effroyables malheurs ; mais, si lourdes que soient mes fautes, c'est surtout la fatalité qui m'a écrasé.

— Si j'avais pu braver la tempête pendant une semaine encore, j'étais sauvé.

— Tous les éléments se sont déchainés contre moi ; je suis bien forcé de couler à pic.

— Mais encore une fois, je ne puis croire que je ne surnagerai pas. Il me semble être au milieu de l'Océan en furie, assailli par les lames les plus furieuses ; et pourtant je ne veux pas mourir.

— Adieu, Georges ; parmi toutes les ruines qui vont s'accumuler, je n'aurai pas le dernier chagrin d'y voir celle de Kerlor.

— Dans mon affreuse situation, je suis accablé par un remords de moins. Tu ne joindras pas tes malédictions à celles des malheureux que le désastre va affoler... Qui sait si tu ne me plaindras pas ?

— Reçois les adieux de celui qui n'ose plus, aujourd'hui, se dire bien qu'il soit au fond de lui et pour toujours ton vieil ami.

— JACQUES RONAN-GUINEC.

Oui, l'édifice s'était écroulé.

Les troupes des hauts barons mises en déroute s'étaient ralliées avec le temps, et la tactique avait été changée.

Au lieu de viser un effondrement foudroyant, on avait attaqué une à une les affaires lancées par le *Crédit général de l'Ouest*.

Jacques Ronan-Guinec avait résisté vaillamment ; mais il devait être écrasé sous le nombre de ses ennemis.

Alors, dans la furieuse mêlée, où il s'élançait tête baissée, comme un bon Breton qui fonce sur ses adversaires, il avait continué à renvoyer quelques horions.

Pendant les armistices, son sang-froid n'était pas revenu. Il avait voulu s'étourdir avant de s'engager dans de nouvelles batailles.

Il avait semé l'argent follement, se créant de nouveaux besoins pour réaliser l'impossible.

Ses chevaux de courses étaient régulièrement battus. Jacques avait mis un demi-million sur la bête qui devait gagner facilement une poule à Longchamp ; elle n'avait même pas figuré dans les trois premiers.

Les rivaux du jeune homme ne dédaignaient pas les plus viles manœuvres pour arriver à l'entamer ; ils avaient acheté l'entraîneur et le jockey.

Il suffisait que Jacques prit position à la Bourse pour que les spéculateurs tentassent la contre-partie.

Il se vit débordé ; il retrouva un éclair de lucidité. Il alla trouver le directeur d'un grand établissement de crédit, qui ne lui était pas notoirement hostile, et lui offrit de lui céder pour vingt millions de titres d'une exploitation minière en Australie, subissant momentanément un temps d'arrêt, à cause de difficultés d'un ordre secondaire.

Il y eut une promesse verbale de prendre le "paquet".

Mais au moment où Jacques demanda l'exécution de cette promesse, on l'éconduisit purement et simplement.

Une vie infernale commença pour le spéculateur. Il perdit la notion de la droiture, prenant où il les trouvait les munitions qui lui manquaient.

Les dépôts, les comptes courants, les comptes de chèques se confondirent dans l'esprit du directeur du *Crédit général de l'Ouest*.

Avant tout, il voulait sauver l'établissement qu'il avait créé ; tous

les moyens de défense lui paraissaient bons, pourvu qu'il arrivât à empêcher la panique finale.

Il faisait racheter les titres de sa maison, quand ils allaient être dépréciés ; il continuait à rémunérer son énorme capital ; bref, il distribuait des dividendes fictifs à ses actionnaires ou à ses obligataires.

Déjà trois ou quatre journaux de chantage l'avaient violemment attaqué ; il les avait traduits en correctionnelle ; la marée envahissante ne pouvait être endiguée ; elle finirait par tout engloutir.

Jacques constata avec terreur qu'il lâchait pied.

Ses adversaires l'avaient acculé dans un bas-fond où il s'enlisait progressivement. Il persistait à se défendre, mais il ne pouvait déjà plus rendre les coups qu'on lui portait.

Et toujours, pour faire face aux liquidations, il puisait dans les coffres du *Crédit général de l'Ouest*, sans que son conseil d'administration, aveuglé par son assurance, pût l'en empêcher.

L'argent des uns servait à désintéresser les autres ; les demandes de remboursement augmentaient ; les porteurs de titres qui vendaient devenaient sans cesse plus nombreux ; il devenait impossible d'offrir une nouvelle affaire au public.

Jacques Ronan-Guinec luttait toujours avec la dernière opiniâtreté.

Il ne pouvait, malgré tout, admettre qu'il serait terrassé.

Quoique jeune, il savait l'histoire des financiers célèbres ; il se rappelait que bon nombre d'entre eux, au moment suprême où va sonner l'heure de la débâcle, avaient tenté un dernier effort et finalement triomphé.

Il voulait toujours croire à son étoile. Il donnait tout au hasard et attendait tout de lui. Il rêvait encore le prodige, le miracle...

Vingt fois, il se crut victorieux ; vingt fois il reperdit les positions si chèrement conquises.

Cette fortune féérique qu'un coup de baguette lui avait donnée, un coup de baguette la lui enleva. L'aveugle déesse l'abandonna complètement.

Ses dernières illusions tombèrent ; il vit qu'il était perdu. Il lui était impossible de régler ses différences à la fin du mois. Il n'avait plus qu'à prendre la fuite. Malgré l'égarément auquel il avait été en proie, les bons instincts qui survivaient en lui l'avaient porté à se souvenir de Georges de Kerlor, son camarade de collège, l'homme qu'il estimait le plus, qui lui avait confié sa fortune avec une si robuste bonne foi.

Jacques Ronan-Guinec voulut au moins que celui-là ne l'accablât pas.

Nous l'avons dit, le financier avait quelques jours de répit. Il en avait profité pour se rendre à Brest et de là à Kerlor.

Le passif du *Crédit général de l'Ouest* se chiffrait par un nombre invraisemblable de millions ; l'argent que Georges reprendrait ne changerait pas beaucoup la situation.

Mariana n'avait eu besoin que de lire les premières lignes de la lettre pour être fixée.

Cette fois rien ne l'empêcherait de se venger.

M. Jacques Ronan-Guinec ne reviendrait certainement jamais à Kerlor.

Mme Vernier ne remettrait pas sa lettre à Georges.

Elle la décacheta sans la moindre hésitation et la lut tout entière.

Elle eut l'odieux sourire que nous lui connaissons.

— Enfin ! dit-elle, voilà le commencement du malheur. Je savais bien que ces folles allégresses n'auraient qu'un temps !... Le vaisseau des Kerlor est en perdition, comme disent les bons gens du littoral... Tout ce luxe superbe dont ils écrasaient leurs contemporains va disparaître... Ah ! je ne m'attendais certainement pas à éprouver un tel plaisir en venant assister au mariage de mon cher cousin avec la belle Hélène de Penhoët.

Mme Vernier s'arrêta ; elle eut une contraction des sourcils.

— Oui, mais, reprit-elle, cette catastrophe va permettre à cette intrigante de jouer la comédie de la générosité... Elle va offrir à ses nouveaux parents l'argent que maître Nerville lui a fait retrouver... Georges célébrera cette générosité en termes hyperboliques.

Elle réfléchit encore et eut un hochement de tête ironique.

— Bah ! conclut-elle, Mme Georges de Kerlor ne tient pas encore ses piastres mexicaines. Et d'ici là...

XXVIII

CARMEN ET ROBERT

Mariana se promet de brûler la lettre de Jacques. Jamais M. de Kerlor ne saurait que sa cousine avait eu le pouvoir de conjurer sa ruine.

Ronan-Guinec était un homme à la mer ; il irait grossir la population hétéroclite des colonies sud-américaines, changerait de nom et ne s'occuperait plus de son ami Georges.

Pourtant, après avoir savouré par anticipation sa vengeance, Mariana eut un retour de raison.

Elle se demanda si le financier ruiné ne se prévaudrait pas plus tard de son bon mouvement pour réclamer de Georges un service d'argent.

Mariana ne s'arrêta pas à cette supposition. Elle nierait énergiquement si Ronan-Guinec racontait son entrevue avec elle et la remise de la lettre confidentielle.

Et puis, encore une fois, Kerlor allait être assailli par une furieuse tempête qui ne laisserait pas debout le moindre clocheton.

Mariana était trop au courant des affaires de la comtesse douairière pour ignorer que les biens immobiliers formaient encore une très grosse somme ; mais il faudrait les aliéner.

On ne jouerait plus aux châtelains ; elle était finie la domination féodale, qui permettait d'humilier aussi cruellement une parente pauvre.

Fataliste, Mme Vernier se disait que si M. de Kerlor n'avait pas épousé Hélène, il aurait pu voir son ami Jacques Ronan-Guinec et vendre ses titres à temps.

Mais encore une fois, ces événements se combinaient pour donner satisfaction à Mariana, dont la présence dans le salon d'attente, au moment précis où le fugitif arrivait, était due aux sombres divinités vengeresses qu'elle invoquait.

Elle se sentait soulagée, maintenant ; elle ne suffoquait plus ; elle pouvait revenir au milieu des civilités et y écouter les compliments que l'on prodiguait à sa beauté.

Elle ne dédaignait pas cet encens, si banal qu'il fût, car c'était sa vanité qui avait été la cause initiale de sa mésaventure à Kerlor.

Mariana, la tête haute, les yeux hardis, un sourire enchanteur sur ses lèvres pourpres, fit sa rentrée dans le grand salon.

Ce pauvre Paul Vernier, qui se demandait où était sa femme, voulut aller à sa rencontre. Il n'en eut pas le temps ; le vicomte Gaëtan de Keralouët l'en empêcha, car ce jeune homme s'entretenait déjà avec elle.

Gaëtan était le fils d'un des commensaux de Guidelvinec ; seul, parmi le clan farouchement hostile, il avait accepté l'invitation des Kerlor.

On pense en effet que l'oncle et la tante de Georges brillaient à la cérémonie par leur absence, malgré la correction de la comtesse douairière, qui avait voulu respecter jusqu'au bout les convenances en écrivant elle-même une invitation courtoise à ses parents.

Le vicomte de Keralouët était un jeune monsieur d'une vingtaine d'années à peu près imberbe, mais qui se prenait déjà très au sérieux.

Il affectait les prétentions les plus réjouissantes, et menait la haute vie brestoise.

Il s'était approché de Mariana.

— Eh bien ! commença-t-il, voici ce beau jour sur son déclin !

Et il eut le soupir de soulagement d'un homme qui voit une corvée se terminer.

Elle répliqua :

— Vous n'avez pas l'air d'extraordinairement vous amuser.

— Et vous ?

— Moi ! je suis heureuse de voir mon cousin épouser la femme qu'il aime.

— Il aurait pu le faire plus brillamment.

— Que voulez-vous, M. de Keralouët, il y a des gens qui sont pour la sainte simplicité.

Le petit vicomte continua :

— Votre mariage, chère Mme Vernier, était autrement luxueux.

— Mon Dieu ! mon mari et moi nous tenions à ce que la cérémonie fût décente, au moins pour nos invités.

— Evidemment, quand on dérange le monde, il ne faut pas oublier les égards qui lui sont dus.

— Voyons ! poursuivit Mariana avec une feinte indulgence, ne prodiguez pas vos critiques acerbes à mon pauvre cousin.

— M. de Kerlor n'est pas pauvre.

— Tandis que M. Paul Vernier n'a pas de fortune, voilà ce que vous voulez dire.

Gaëtan se récria :

— Non, chère madame, vous ne saisissez pas exactement ma pensée. . . . Je remarquais que le comte de Kerlor aurait pu, lui aussi, sans le moindre inconvénient, célébrer son mariage d'une façon digne de son nom et de sa position. . . . Quant à M. Paul Vernier, que je tiens pour un très galant homme, je suis loin de lui reprocher sa condition, car il a compris qu'en épousant Mlle de Sainclair, il devait entourer sa femme d'un cadre digne de sa beauté et de sa noblesse.

Mariana reçut le madrigal sans sourciller.

Elle reprit :

— Mon mari travaillera ; il se fera un nom, dont plus d'une femme sera jalouse. . . . Nulle plus que moi ne respecte nos grandes

familles ; je n'oublierai jamais que je suis une Sainclair ; cependant je suis loin de méconnaître l'aristocratie du talent, qui tient son rang auprès de l'aristocratie de naissance, croyez-moi.

— Sans doute, chère madame.

— Pour en revenir à mon cousin, je vous dirai qu'il lui était impossible d'agir autrement.

Gaëtan crut avisé de prendre un air initié.

— Vous croyez ? fit-il, semblant douter un peu.

Elle poursuivit, d'un petit ton navré, tout en conservant un sourire de commisération.

— On n'enfreint pas délibérément les règles du monde.

— C'est vrai.

— Le bon abbé Joël y a passé.

— Ah ! vous êtes méchant.

Mme Vernier n'avait plus besoin de se contraindre ; elle pouvait laisser éclater sa haine ; il y avait assez longtemps qu'elle était condamnée à faire l'éloge d'une ennemie exécrée.



Elle nierait énergiquement si Ronan-Guinec racontait son entrevue avec elle.
Page 621, col. 2.

La ruine imminente des Kerlor permettait à Mariana de ne plus déguiser ses propos envenimés, tout en gardant dans la voix, dans le geste, dans le regard, une hypocrisie savante.

— Quand on s'appelle Hélène de Penhoët et qu'on est la fille d'une chanteuse, il ne sied pas de montrer une ostentation qui pourrait affliger les amis sincères de M. de Kerlor.

— Vous avez absolument raison. . . . Pauvre comte !

— Rien ne prouve encore qu'il soit à plaindre.

— Aujourd'hui surtout, repartit le viveur bresto, croyant évidemment se montrer très fin et très spirituel. . . . Mais demain ?

— Vous n'ignorez pas que M. de Kerlor est très violent.

— Je sais qu'il ne plaisante guère avec les choses sérieuses.

Mme Paul Vernier eut un petit geste de confusion et parut regretter son trop de franchise.

Elle s'écria :

— Mais c'est très mal, ce que nous disons là.

— Je ne trouve pas.

— Très mal, je le répète. . . . Nous manquons de charité chrétienne. . . . Rien ne prouve que la jeune Mme de Kerlor ne comprendra pas ses devoirs.

— Les comprendre et les remplir font deux.

— Elle est fort gentille.

— Cela, je vous le concède. . . . Je sais ce qu'un chevalier français doit au beau sexe.

— Son maintien était très édifiant à la chapelle.

— Oui, je le reconnais encore, et cette fois, ce n'est pas par pure

galanterie... Mlle de Penhoët avait réellement un charme tout virginal.

—Pour clore notre entretien, que l'on pourrait remarquer et interpréter plus ou moins malicieusement, je vous dirai que je tiens à rester juste envers la nouvelle Mme de Kerlor... Je forme les vœux les plus ardents pour son bonheur.

Mariana tressaillit.

Sa pénétration était de nouveau en éveil. Tout en conversant avec le jeune M. de Kéralouët, elle ne perdait de vue l'assistance.

Robert d'Alboize venait de se rapprocher de Carmen ; Mlle de Kerlor le regardait avec une mine engageante, semblant désirer qu'il fendit promptement la foule pour qu'ils pussent causer tous les deux.

Mariana chercha M. de Saint-Hyrieix. Le diplomate, adossé à la cheminée, y semblait faire une conférence ; son auditoire se composait de vieux messieurs, passionnés évidemment par les questions de politique étrangère.

L'officier rejoignit Carmen ; et tous deux se sourirent, comme s'ils étaient depuis longtemps d'accord.

Mariana eut un haussement d'épaules ironique.

Elle se dit :

—Le capitaine d'Alboize se montrerait sans doute moins empressé s'il savait que, dans quelques jours, Mlle de Kerlor aura cessé d'être un bon parti...

Mme Vernier avait mis à profit ses petits talents d'observation pour étudier soigneusement l'attitude de Carmen et de Robert. Tout d'abord, au milieu de ses préoccupations absorbantes, elle n'avait pas prêté une attention suffisante à la rencontre des deux jeunes gens, mais la mémoire des détails lui était revenue peu à peu.

Elle s'était souvenue de l'excitation particulière de Carmen, quand celle-ci lui avait raconté la fête de l'ambassade de Russie.

Mariana savait que sa petite-cousine s'enthousiasmait facilement, mais Carmen avait parlé pendant plus d'une semaine de M. le capitaine d'Alboize, de son esprit parisien, de ses talents de valseur.

Mariana s'était doucement moquée de cette exubérance et il n'avait plus été question de Robert, jusqu'au moment où Georges, au début de ce récit, avait été amené à prononcer le nom de l'officier.

Tout cela constituait quelque chose de très vague encore pour Mme Vernier ; mais en rassemblant ces éléments épars, elle arrivait à grouper un faisceau de présomptions, que sa curiosité perverse et intéressée allait examiner.

Elle eut sur les lèvres l'expression italienne :

—*Chi lo sa ?*... Oui, reprit-elle, qui sait ?...

Quand Robert d'Alboize était arrivé dans la matinée, à Brest, il s'était rendu tout de suite à Kernéis, où il avait présenté ses respects à Mariana et ses amitiés à Paul.

Il avait parlé de Carmen. Evidemment, il fallait les arrière-pensées de Mme Vernier pour attribuer aux paroles de l'officier des intentions secrètes ; mais elle avait été frappée de l'enthousiasme inusité dont Robert avait célébré la beauté et la distinction de Mlle de Kerlor.

Aussi, pendant la cérémonie, avait-elle concentré son attention sur les jeunes gens, dans les rares moments où elle s'arrachait à la fascination que Georges et Hélène exerçaient sur elle.

Elle regarda de nouveau Carmen et Robert. Ils s'étaient isolés, près du balcon, et s'entretenaient avec un certain abandon.

Une entente affectueuse existait déjà entre eux ; la sympathie naissait, il n'en fallait pas douter ; Carmen avec son esprit de décision, Robert, qui ne le cédait en rien à la jeune fille sous ce rapport, allaient peut-être s'engager très vite dans la voie du tendre.

Mme Vernier eut une crispation. Elle aurait donné beaucoup pour entendre la conversation des jeunes gens. Malheureusement pour elle, ce n'était plus Jacques Ronan-Guinec qu'elle avait à épier ; il ne lui suffisait plus de lire par-dessus une épaule une terrible confession.

Puisqu'elle ne pouvait entendre ce qui se disait, il ne lui était pas interdit de conjecturer.

Elle venait de saisir au vol une impression de tristesse qui se reflétait simultanément sur le visage de M. d'Alboize et de Mlle de Kerlor.

N'était-ce pas déjà un résultat acquis dans le champ des hypothèses ?

Carmen et Robert s'étaient revus avec joie.

Depuis qu'ils s'étaient retrouvés au mariage de Mariana, il leur avait semblé que leur destinée les portait à se lier de la plus franche amitié.

Tout d'abord, Carmen avait éprouvé un sentiment comparable à celui de son frère pour Robert d'Alboize.

L'officier avait un don de séduction naturelle, sans qu'il fit le moindre effort pour provoquer la sympathie.

Sa loyauté, sa façon de s'exprimer sans ambages, sa spontanéité en toutes choses avaient conquis Carmen.

Nous savons dans quelles dispositions d'esprit se trouvait la jeune fille depuis qu'elle avait surpris l'amour de Georges et d'Hélène.

Elle avait senti s'éveiller au plus profond d'elle-même des aspirations si délicieuses qu'elle s'était demandé ce qui la transformait ainsi.

Son cœur s'était ouvert, semblable à une fleur qui s'épanouit ; un ardent besoin d'aimer l'avait prise tout entière.

Les dramatiques événements qui avaient précédé le mariage de son frère suspendirent chez Carmen l'éclosion de son âme ; quand tout fut décidé, la jeune fille retomba sous le joug de cette mystérieuse tyrannie, qui lui enlevait son indépendance d'esprit, mais qu'elle subissait sans chercher à s'en affranchir.

Brusquement, quand elle vit apparaître M. d'Alboize à l'église Saint-Louis, son cœur battit avec violence.

Ce ne fut qu'un éclair ; et elle mit son émotion étrange sur le compte de la surprise.

Quand Robert, sur l'invitation de Georges, vint saluer Carmen, elle n'éprouva qu'une satisfaction très vive en pensant qu'elle allait pouvoir danser de nouveau avec son brillant valseur de l'hiver.

Ce ne fut que le lendemain, en entrant à Kerlor, qu'elle devint très songeuse.

Elle pensait qu'elle se sentirait extrêmement malheureuse si M. d'Alboize ne s'était pas engagé à assister au mariage de Georges.

Puis, chaque jour, elle songea longuement à Robert, se rappelant leurs conversations à Paris et à Brest avec une étonnante fidélité de détails.

Oui, décidément, elle éprouverait une grande joie en le revoyant.

C'était tout ce qu'elle s'avouait. Elle se refusait encore à analyser la profondeur de ses sentiments. C'était inutile, c'était dangereux ; et cela atténuerait peut-être le plaisir qu'elle éprouverait à serrer de nouveau cordialement la main de l'officier.

Robert, lui, de son côté, avait été séduit par la grâce de la jeune fille. Ses souvenirs, depuis le bal de l'ambassade de Russie, étaient plus précis que ceux de Carmen, bien qu'il n'eût jamais osé espérer que le hasard le remettrait en présence de cette ravissante enfant.

Il en conservait une impression d'une douceur infinie.

La soirée où la vision lui était apparue restait dans sa mémoire comme l'une des plus fortunées de sa vie.

Bientôt, les exigences de son métier l'avaient repris tout entier, et il s'était interdit de penser à une jeune fille que, vraisemblablement, il ne retrouverait jamais.

Quand il avait rencontré Georges de Kerlor, à Brest, Robert d'Alboize avait éprouvé une sorte de vertige.

—Je veux revoir Mlle Carmen, s'était-il dit avec un élan irréféchi.

Les circonstances lui avaient permis cette ardente satisfaction.

Lui aussi s'était demandé avec anxiété, si le sort serait assez cruel pour que cette seconde entrevue n'eût pas de suites.

L'invitation de Georges avait rassuré l'officier.

Il était parti explorer la Bretagne, voulant se consacrer uniquement à son devoir, et recueillir les renseignements qu'il avait promis à ses chefs ; mais la pensée de Carmen le suivait partout.

Il commença par se révolter ; sa conscience lui défendait de se laisser gagner par de dangereuses illusions.

Mais il constatait avec une grande stupéfaction que, pour la première fois, il n'était plus maître de sa raison, et qu'il se sentait entraîné par une force mystérieuse.

Pour combattre cette influence, il ne lui restait qu'un moyen : repartir immédiatement pour Stockholm.

Il n'avait pas voulu s'y résigner. Il avait cru retrouver tout son empire sur lui-même et il s'était dit :

—Si je pars, je m'avouerai vaincu... Rien ne prouve que, là-bas, je ne serai pas en butte à de nouvelles tentations... En restant, c'est-à-dire en allant à Kerlor à la date fixée, j'aurai l'âpre joie de retrouver la libre possession de moi-même... Je ne l'aimerai pas !

XXIX

DÉSENCHANTEMENT

—Eh bien ! capitaine, commença Carmen, vous ne regrettez pas d'avoir accepté l'invitation de mon frère ?

—J'en suis très heureux, au contraire, mademoiselle... Vous ne sauriez croire à quel point j'ai été ému en voyant tant de bonheur.

—Georges et Hélène ne sont-ils pas bien dignes l'un de l'autre ?

—Comme ils s'aiment !

—Vous nous restez quelques jours ?

—Hélas, mademoiselle, je repars demain.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

DEPECHEZ-VOUS

Si vous souffrez du mal de gorge hâtez-vous de prendre du *Baume Rhumal*, spécifique certain.

CHOSSES ET AUTRES

—En France, durant une période de cinq années, pas moins de 238 enfants au-dessous de quinze ans, se sont suicidés.

—Le nombre des meurtres commis aux Etats-Unis, en 1897, a été de 9,520. En 1896, il s'élevait à 10,652 ; en 1895, à 10,500 ; en 1894, à 9,800 ; en 1893, à 9,150.

—Les Etats-Unis ont produit l'an dernier 15,465,000 boisseaux de sarrasin. A 4,600 galettes au boisseau, cela fait 70 milliards de galettes.

—La situation européenne paraît de plus en plus grave. Voilà une année qui commence mal pour les concerts de l'orchestre du vieux continent.

—A la suite d'un pari stupide, un jeune homme de 26 ans, Arthur Waters, de Gloversville, a bu de suite vingt-sept verres de whisky. Quelques instants après, il est tombé mort.

—La ville de Vancouver déploie une énergie extraordinaire pour devenir le point de distribution et le centre d'opérations entre le Klondyke et l'Amérique du Nord.

—La dette de la ville de Londres est de \$180,000,000. Chaque année les contribuables de la ville paient \$6,000,000 d'intérêt et \$6,500,000 d'amortissement de la dette.

—Un journal de Saint-Petersbourg dit que le ministère des finances de Russie se propose d'affecter une somme de deux millions de roubles à l'organisation de la section russe de l'Exposition de Paris en 1900.

—Les échos de la mode rapportent que, cette année, les dentelles seront employées un peu partout en garnitures. Elles remplaceront avec un certain avantage les anciennes broderies.

—Cette année les jupes de robes auront une vague ressemblance avec un parapluie fermé. Il est probable que l'on y mettra comme garnitures deux rangées de ruches au bas de la robe.

—Les premiers hôpitaux furent fondés vers la fin du quatrième siècle. Destinés d'abord à offrir un refuge aux étrangers, aux voyageurs, ils portaient le nom de Xenodochia et ne recevaient qu'incidemment des malades et des infirmes.

—Les derniers rapports des pêcheurs de baleine de la Nouvelle-Angleterre disent que la terre de Baffin, jusqu'ici considérée comme une seule île, se compose en réalité de trois îles séparées par des bras de mer très étroits. Les cartes seront corrigées en conséquence.

—La fièvre du Klondyke ne se calme même pas par ces temps de froid polaire. Le vapeur *Elder* est parti de Portland dans l'Oregon pour Dyea avec 125 mineurs et 500 tonnes de fret. Le navire n'a pu embarquer cinquante chevaux et 400,000 pieds de bois de charpente.

—M. Gladstone a eu 88 ans le 29 décembre dernier.

Sa Sainteté Léon XIII aura 88 ans le 2 mars prochain, et Bismarck atteindra ses 83 ans le 1er avril 1898.

Voilà trois octogénaires dont on trouverait difficilement les égaux.

—Il y a actuellement au couvent des Sœurs de Sainte-Anne, à Lachine, 130 religieuses et quatre-vingts novices. Le nombre total des religieuses de Sainte-Anne est de 575. La communauté compte cinquante-quatre établissements au Canada, aux Etats-Unis et jusque dans l'Alaska.

PAR ENCHANTEMENT

Vous avez un gros rhume, vous toussiez à vous déchirer la poitrine ; avec quelques doses de *Baume Rhumal*, vous êtes soulagés et guéris comme par enchantement.

— On vient d'adopter, en Norvège, une loi des plus étranges relativement au mariage des jeunes filles. D'après cette loi aucune fille d'Eve ne pourra se marier sans présenter un diplôme constatant qu'elle sait faire du pain, tricoter et filer. Nous trouvons cela beaucoup plus intéressant que de leur demander, comme en Amérique, si elle savent jouer du piano ou... de la bicyclette.

—La population du Canada par province est.

Ontario.....	2,114,321
Québec.....	1,488,535
Nouvelle-Ecosse.....	450,396
Nouveau-Brunswick.....	321,293
Manitoba.....	152,506
Ile du Prince-Edouard.....	109,078
Territoires du Nord-Ouest.....	98,976
Colombie Britannique.....	98,173
Total.....	4,833,239

PREUVES EN MAINS

Quand il vous plaira, on vous montrera, preuves en mains, que le *Baume Rhumal* est le spécifique sans rival pour guérir les affections de la gorge et des poumons. Partout 25c la bouteille.

Fourrures

Trente ans d'expérience me permettent de donner les meilleures Fourrures aux plus bas prix possible.

Casques

Des plus beaux matériaux sont justement la spécialité maintenant.

ARMAND DOIN

MANCHONNIER

1584 Rue Notre-Dame

En face du Palais de Justice.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achète des débetures et autres valeurs désirable.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agent général pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc. avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes 2fr
Ph^m MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTHEL DÉCARY.

LAPRÈS & LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283. MONTRÉAL
- MARCHAND 843 P.Q.

"La Presse"
Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.
Le plus grand tirage du Canada, sans exception.
PLUS DE
54,000
PAR JOUR

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTRÉAL

U. PERREAULT

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?

Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravee, la boîte Ducher est en or et est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeurs pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 ; ce n'est que juste.



6⁵⁰ 14k

L'autre, boîte très bien gravee, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La courbe d'or a 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.



3⁵⁰ 14k

Royal Manufacturing Co.
33, Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel
Administrateur.

GRANDE
Vente de janvier
—CHEZ—
E. LEPAGE & Cie
COIN DES RUES
St-Laurent et Duluth

Cette grande vente sera l'événement le plus remarquable dans le commerce de cette grande cité. Des lots considérables—Des bons marchés inouis. Nos offres si libérales dans le passé sont maintenant surpassées. Outre les réductions que nous avons faites sur le stock en entier, voici quelques lignes qui méritent votre attention.

Cotons au prix coûtant

10 balles de coton jaune, vendu régulièrement 5c. Spécial 2½c.
8 caisses de coton blanc, vendu régulièrement 6c. Spécial 3½c.
5 caisses de coton blanc, 36 pouces, vendu 9c. Spécial 5c.
180 douzaines de Se jettes avec frange, très grandes, fini extra, équivalent à ce qui s'annonce à 10c dans n'importe quel établissement de cette ville.
Notre prix Spécial 5c.

Lots à sacrifier à une grande perte

200 pièces de Flanelle, tout laine différentes couleurs, valant 15c, 20c et 25c. Un seul prix spécial 7½c.
85 Manteaux et Collerettes en serge, beaver, etc, valant \$4.00 à \$5.00. Notre prix spécial 39c.
Tous nos Tweeds canadiens, anglais et écossais seront offerts à exactement la moitié du prix marqué; ceci est une chance exceptionnelle.

Broderie Sacrifiée

Broderie sur flanelle, valant 10c, 15c, 20c et 25c. Prix spécial 5c.
Broderie blanche sur lawn, un lot assorti à sacrifier, valeur 15c, 20c. Spécial 5c.

Dentelle à Sacrifier

Dentelle de choix, valeurs de 15 à 25c. Spécial 3½c.
Braid à robes perlé, valant 15c, 20c. Spécial 5c.
Braid en laine de fantaisie, valant 10c. Spécial 1½c.

Flanellettes

Patrons de choix toujours vendus 5c. Spécial 3c.
Un lot d'indiennes chaubray, etc, valant jusqu'à 15c. Spécial 3½c.
Toiles à nappes damassées, valeur de 30c. Spécial 25c.
Cretonne anglaise pesante, dessins de choix, valant 25c. Spécial 15c.

E. LEPAGE & CIE,
949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une botte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

31930



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

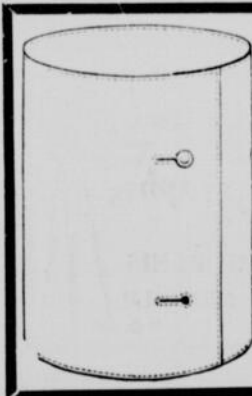
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



Nouveautés...

Chapeaux. Parapluies
Cravates, Corps et
Gants, Caleçons
Fourrures, etc.

CHEMISES SUR MESURE

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS,** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tél. 2398. Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co, 361 Broadway, New York** Branch Office, 625 F St., Washington D. C.



LE SEUL journal illustré des dames qui publie aussi cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et **LA SAISON** 30, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrait qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleure instruction entre tous.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Brochés Français

45 pièces de nouveau broché français à costumes, très jolies combinaisons de couleurs et chic effets, bonne valeur à 40c la verge, pour 23c.

Draps à costumes

38 pièces de chic draps à costumes, convenables pour la mi-hiver, tous de bonnes couleurs et valant réellement 25c à 30c la verge. Prix de vente, pour 17c.

Etoffes à robes noires

Voici un assortiment de très bonnes étoffes à robes que les dames se hâteront d'acheter; venez de bonne heure si vous voulez avoir le premier choix.

1900 verges de riches étoffes à robes noires, en dessins très choisis et très convenables pour l'hiver; un grand nombre de ces étoffes à robes valent \$1.45 la verge, au gros magasin, pour 85c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Camisoles de Dames

Nos sous-vêtements n'ont jamais été de meilleure qualité que ceux que nous avons actuellement. Essayez-les.

Camisoles à côtes, fini laineux, douces, longues manches, pour dames, valant 15c, pour 9½c.

Camisoles à côtes pesantes, longues manches, pour dames, valeur régulière, 25c, pour 15c.

Bonneterie

150 douzaines de bas noirs en laine, pour dames, valant 22c pour 15c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Pôles pour Rideaux

On ne plus en faire à ce prix. Procurez-vous-en à ce prix.

500 pôles en cerisier et noyer, avec bouts, supports, anneaux pour rideaux, écrans, bon marché à 25c, tant qu'il en aura pour 15c.

Prix des Gants

Un assortiment très choisi de gants des plus confortables pour conduire les chevaux, en peau de chiot, en kangrou, en peau de renne, en chamouis et en castor mocha, doublés ou non doublés de 80c à \$4.75.

Carrés de Tapis

Ne manquez pas de voir ces jolis carrés de tapis. Soyez sûrs que vous en achetez.

95 grands carrés de tapis reversibles, jolis dessins, bouts frangés, valeur régulière \$1.10, pour 79c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame